

Plan du Chapitre 4 : Contradictions et crises du capitalisme

Introduction : « Le Capital » et la *théorie des crises économiques*

4.1 Les « schémas de la reproduction » et l'origine des crises capitalistes

I)- La nature du problème de la reproduction

I1) Le bien fondé de l'analyse des Physiocrates et les erreurs des « Classiques » : A. Smith, J.B Say

- a) la « *reproduction cyclique* » comme reproduction « *macroéconomique* » de deux *secteurs d'activité*
- b) l'occultation du problème des crises : la « *loi de Say* »
- c) Les dépassements des contradictions de la « *loi de Say* » et l'échec de Marx selon Henri Denis

I2) Repositionnement du problème

I21) Le « *capital social* »

I22) Les « *sections productives* »

II) Le schéma de la « *Reproduction Simple* »

III) Le schéma de la « *Reproduction élargie* »

4.2) La « *loi de la baisse tendancielle du taux de profit* » (BTTP)

I) L'énoncé de la loi dans « Le Capital » : pourquoi le taux de profit doit-il baisser en longue période ?

I1) Le rôle de la Composition organique du capital (Cok)

I2) La loi proprement dite

II) Les causes qui contrecarrent la loi

III) Une loi controversée

III1) Les trois points de vue

III11) Le point de vue mathématique

- a) L'analyse de Mss J. Robinson
- b) La cause fondamentale de l'indétermination mathématique

III12) le point de vue des rapports de production

III13) le point de vue épistémologique

III2) La critique « *Sraffaïenne* » de Franck Van de Velde

4.3) « *La loi générale de l'accumulation capitaliste* » : *chômage et exclusions sociales* ou simplement « *loi de surpopulation* » (LSP)

I) La LSP : un appendice de la BTTP ?

II) La LSP contre les dogmes de l'économie politique classique

III) Présentation de la LSP : Exemple numérique et modèles analytiques (linéaire, et exponentiel)

Introduction : Enoncé de la LSP

III1) Exemple numérique et représentation graphique

III2) le modèle linéaire

III3) le modèle exponentiel

IV) « *Le Complément* » : Les formes de la surpopulation relative

IV1) le caractère multiforme de la surpopulation relative

IV2) la postérité de la théorie de la surpopulation relative

IV21) Les points forts de l'analyse de Marx

IV22) Illustration de la durabilité de la thèse : l'analyse contemporaine du chômage en termes de coûts de main d'œuvre (la synthèse du Professeur François Stankiewicz)

IV221) Coûts de main d'œuvre, excédent interne, excédent externe

IV222) L'importance du degré de flexibilité du *coût d'usage de la main d'œuvre*

- a) arbitrage statique
- b) arbitrage dynamique ou *le chômage comme rapport social*
- c) Conclusion

Chapitre 4 : Contradictions et crises du capitalisme

Introduction : « Le Capital » et la *théorie des crises économiques*

Il ne paraît pas nécessaire dans cette introduction de recenser les vagues de crises ayant émaillé l'histoire du capitalisme depuis les premières banqueroutes du XVIII^{ème} siècle. Ce sujet est connu, et d'excellents ouvrages d'histoire économique lui ont été consacrés. Citons, pour exemples :

M. DOBB : " Studies in the development of capitalism" - 1962 - Trad. franc. Ed Maspéro - 1969.

P. DOCKES, B. ROSIER : " Rythmes économiques - Crises et changement social - Une perspective historique" - La Découverte - 1983

P. DOCKES et B. ROSIER : "L'histoire ambiguë, croissance et développement en question" - PUF - 1988.

D. M. GORDON, R. EDWARDS, M. REICH : " Segmented work, divided workers - the historical transformation of labor in the United States" - Cambridge university press, New York, 1982.

«Le Capital» de Marx est un ouvrage d'initiation sur les crises économiques. Outre qu'il fait découvrir les analyses antérieures (depuis les mercantilistes à l'état stationnaire de Ricardo), il s'en démarque par sa conclusion : *l'autodestruction du capitalisme*.

On peut sensibiliser à l'étude de cette réalité en posant la question suivante : à quel pays, à quelle époque pourrait faire songer la description suivante :

" une misère impensable dans un pays aussi puissant, où les fortunes s'amplifient dans des proportions jusqu'ici inconnues - à la mesure d'une pauvreté croissante, d'une détresse partagée par des travailleurs qui, malgré (ou plutôt avec) leurs salaires, vivent au-dessous du seuil de pauvreté, et par des classes moyennes très appauvries, aux emplois de plus en plus précaires, souvent des lambeaux, des bribes, des débris d'emplois très mal rémunérés. Et, comme toujours, sans la sécurité d'aucune aide, même en matière de santé" ? (Viviane FORRESTER: " L'horreur économique" - Fayard - 1996 - P. 167) [C29].

Ce pourrait être la Grande Bretagne décrite par MARX au XIX siècle. Ce sont pourtant les Etats-Unis à l'aube de la décennie "00" du troisième millénaire ! Paradoxe ? Non. En attendant des jours meilleurs ? Peut-être. Phénomène isolé ? Non, mais plutôt clairsemé, avec quelques 120 millions de postulants à l'emploi sur l'ensemble de la planète. Inattendu ? Pas vraiment. Pas vraiment si l'on songe aux nombreuses tentatives de vérification empiriques des *lois tendancielle*s consacrées à l'Economie américaine, telles par exemple, celles de :

Joseph M. GILLMAN : « *La baisse du taux de profit* » publié en 1957- EDI- 1980, ou encore : G. DUMENIL et D. LEVY : « *La dynamique du capital – Un siècle d'Economie américaine* » - PUF- 1996.

L'une des critiques fréquemment adressée au « Capital », est d'analyser la société au travers de *lois économiques autodynamiques*, enlevant ainsi leur autonomie aux rapports sociaux. Ce qui est une manière de considérer l'approche de Marx comme « *économiste* ».

Nous pensons qu'il y a nécessairement les deux dans « Le Capital » : l'économicisme et son refus. Cette dualité est caractéristique de *la critique de l'économie politique*, car :

- D'une part Marx pousse les thèses économiques des classiques à leur signification ultime, et dégage une signification des lois économiques radicalement opposée ou qui apparaissent comme plus graves pour la société de marché.
- D'autre part il analyse, lorsque c'est nécessaire, ou parfois suggère simplement, la *configuration des rapports sociaux parallèlement au mouvement de ces lois*. Cette configuration passe par les adaptations des travailleurs et des capitalistes aux lois économiques. Par exemple leur nécessaire coalition pour les premiers, et l'anticipation des combinaisons productives optimales pour les seconds. « Le Capital » se présente alors comme une œuvre pluridisciplinaire, où l'histoire côtoie la philosophie, la psychologie, et des illustrations empruntées à de nombreuses œuvres littéraires.

Il n'est donc pas étonnant que le capital apparaisse comme l'œuvre qui révèle les contradictions strictement économiques situées au cœur des crises capitalistes. Ces crises sont aussi effectivement des **crises économiques**, et il est nécessaire d'identifier les désajustements qui sont à leur origine. Parallèlement, il s'ensuit que l'économie reflète les dégâts qu'une société se cause à elle-même, du point de vue de son bien être et de sa cohésion. Pour ne prendre que cet exemple, Marx n'a aucune difficulté à montrer comment l'institution familiale (ouvrière notamment,) que Vanderlint souhaitait voir se configurer, grâce au salariat, suivant une représentation idyllique empruntée aux textes sacrés, est de toute part assaillie *par l'appel erratique et désordonné au travail des enfants, du conjoint, par la valorisation du capital au moyen de la plus value absolue, puis relative, par la raréfaction des emplois et donc des revenus salariaux, par la mobilité forcée, etc....* donc par autant de phénomènes rationnels au regard de l'objectif de croissance du produit net visé par chaque capital particulier, auquel le ménage est lié ou dont il est délié.

Trois grandes lois économiques, appelées lois tendancielle ou de longue période, sont habituellement présentées, dans la mesure où elles contribuent à l'explication théorique de l'état de crise permanent du capitalisme. Ce sont :

- 1) Les « lois de la reproduction » dressées dans les « **schémas de la reproduction** » qui permettent de définir la nature d'une croissance déséquilibrée et donc l'origine des crises capitalistes,
- 2) La « **loi de la baisse tendancielle du taux de profit** » (ou **BTTP**), que Marx considère comme inéluctable, et devant entraîner la *fin du capitalisme*
- 3) « **La loi générale de l'accumulation capitaliste** » ou « **loi de surpopulation relative** » (ou **LSP**, cette expression est de nous, par opposition à la « loi absolue de surpopulation » de Malthus). La LSP est la loi tendancielle qui a trait au *chômage et aux exclusions sociales* entretenus du fait de la BTTP.

4.1 Les « schémas de la reproduction » et l'origine des crises capitalistes

I)- La nature du problème de la reproduction

II) Le bien fondé de l'analyse des physiocrates et les erreurs des « Classiques » : A. Smith, J.B Say

- d) la « *reproduction cyclique* » comme reproduction « *macroéconomique* » de deux secteurs d'activité

Avec les schémas de la reproduction, Marx démontre l'incertitude de la croissance capitaliste. Cette présentation, tranche fortement, dans ses **conclusions**, avec l'analyse libérale du XVIII^{ème} siècle qu'enseignait par exemple Vanderlint ou Quesnay. L'esprit cependant reste le même, celui du *circuit économique* et donc de la **reproduction cyclique de l'accumulation du capital**.

Au Livre II du « Capital », chapitre XIX intitulé « *exposés antérieurs à la question* », Marx démarque d'abord son approche de la croissance économique de celle des classiques.

Adam Smith nous dit-il : « *Dans l'analyse du procès de reproduction...(...)...fait un pas en arrière..* » relativement à Quesnay et au Tableau économique. Marx ajoute à ce propos : « *En réalité (...), le système des physiocrates est la première conception systématique de la production capitaliste* » (« Capital – Livre II, op. cit. P.15- citation absente de la liste des citations-).

Pour poser correctement le problème de la reproduction, une distinction est en effet essentielle, et a été omise par Smith :

« Adam Smith, écrit Marx, bute ici sur une distinction très importante entre les ouvriers employés dans la production de **moyens de production** et ceux qui travaillent à produire directement des **moyens de consommation** (...). » (Capital, Livre II, chap XIX, souligné par Marx) [C30]. Et surtout Jean Baptiste Say, successeur de Smith qui, partant de considérations microéconomiques, en déduit une conception erronée à l'échelle sociale du problème de la reproduction. Celle-ci est connue sous le nom de « *loi de Say* ».

e) l'occultation du problème des crises : la « *loi de Say* »

Le « *Traité d'économie politique* » écrit par Jean Baptiste Say en 1803 contient la proposition suivante :

« Chaque produit achevé paie, par la valeur qu'il a acquise, la totalité des services qui ont concouru à sa création. Plusieurs de ces services ont été acquittés avant l'achèvement du produit, et il a fallu que quelqu'un en fasse l'avance ; d'autres ont été acquittés après l'achèvement du produit et sa vente : dans tous les cas, ils l'ont été avec la valeur du produit (...) »

Cette proposition supprime le problème des crises :

« Say, nous dit Marx, adopte une solution de facilité. Ce qui est pour l'un avance de capital (c'est-à-dire pour le capitaliste) sera pour l'autre un revenu et produit net (le salarié et le capitaliste)..(..)...La distinction entre produit brut et produit net est purement subjective et ..(..) ‘ainsi la valeur totale de tous les produits s'est distribuée en revenus de la société’ » (Say..) (Capital, Livre II, chap XIX, souligné par nous – Say est cité par Marx) [C31].

Ce qui revient à affirmer l'impossibilité du déséquilibre durable entre l'offre et la demande globale, et donc des crises. Les revenus distribués au cours d'un cycle d'accumulation permettent toujours d'absorber la production, et de reproduire celle-ci pour un nouveau cycle.

C'est pourquoi la « *loi de Say* » est demeurée connue par l'adage, devenu postulat : l' « offre crée sa propre demande ». Plus précisément, comme l'expose de manière critique le Professeur Henri Denis (dans son ouvrage « *La loi de Say sera-t-elle enfin rejetée ?* » - Economica – 1999), la loi de Say supposé réalisé l'équilibre macroéconomique, sans tenir compte de la « *loi de la genèse des profits* ».

Dans une économie capitaliste avec profit et investissement autonome (non financé par l'épargne des ménages), la « *loi de la genèse des profits* » ressort d'une équation d'équilibre global entre l'offre et la demande.

Du côté de l'offre : soit « I_{nf} », l'investissement global dont le financement peut être réalisé, soit par le crédit, soit par les recettes des entreprises destinées à l'autofinancement. La recette nette globale est alors : $R_N = W + \Pi + I_{nf}$ (avec W , les dépenses en travail, et Π , la masse totale de profit). En soustrayant les coûts de production en travail : **$R_N - W = \Pi + I_{nf}$** .

Cette dernière expression signifie que, les coûts de production en travail étant déduits, la recette nette des entreprises du système productif est égale au montant des profits dont une partie est destinée au financement de l'investissement.

$R_N = W + \Pi + I_{nf}$ signifie donc que l'offre de la production nationale nette égale son coût de production (en travail), plus les « profits espérés ». En posant $\Pi + I_{nf} = \Pi_e$ ou profits espérés, l'expression s'écrit en termes de recette et de produit nets :

$R_{NN} = P_{NN} = W + \Pi_e$.

Comme elle est définie pour un niveau donné des prix (P), ou en termes réels, on l'écrit : $P_{NN}/P = W/P + \Pi_e/P$, soit : $P_{NN}/P - W/P = \Pi_e/P$.

L'équilibre macroéconomique est réalisé à l'égalité de cette offre globale, avec la demande globale.

Du côté de la demande : l'équation de la demande globale, pour une masse de profits dépensés d'un montant égal à P_d est : $D = W + P_d + I_{nf}$.

L'équilibre macroéconomique s'écrit donc en termes nominaux : offre globale = demande globale, soit :

$$\Pi_e = P_d + I_{nf}$$

Cet équilibre est réalisé au point où le montant des profits espérés est égal aux profits dépensés et à la dépense d'investissement. Par conséquent, il peut y avoir crise de surproduction, lorsque les espérances de profit excèdent les profits dépensés et l'investissement. Ce qui signifie que : « la production ne peut s'écouler normalement que si des profits suffisants ont été payés aux entrepreneurs avant que les produits soient mis en vente » (H. Denis, P.21).

- f) Les dépassements des contradictions de la « loi de Say » et l'échec de Marx selon Henri Denis

Henri Denis réexamine les Ecoles successives de la pensée, pour évaluer leur distance ou au contraire leur proximité par rapport à cette définition de la crise de surproduction. C'est la définition du profit par chacune de ces écoles qui est le critère d'évaluation le plus pertinent.

- 1- La Physiocratie. Quesnay met clairement en évidence la nécessité d'une dépense, ou avance initiale pour expliquer le circuit de l'économie nationale. Cette dépense est celle du *produit net*, ou *rente*. Et il développe l'idée d'un *paiement de la rente foncière* susceptible de déboucher sur une explication de la crise de surproduction. Toutefois, il ne parvient pas à donner une explication des origines de cette avance initiale. Aussi doit-elle être considérée comme une *donnée*.
- 2- Adam Smith. La « *Richesse des nations* » contient une « *juste conception* » de l'origine du profit, car Smith admet qu'il est nécessaire à l'entrepreneur de *se payer à lui-même son propre revenu*. L'ensemble des profits, ou la masse de profits, est alors la source du revenu de chaque entrepreneur. Pour être juste, cette conception n'en est pas moins inexplicée. A l'endroit où cette explication est attendue, celle de la distinction entre les catégories de capitaux entrant dans la production, Adam Smith va de confusions en confusions. Sa catégorie de *capital circulant* est un *amalgame*, qui l'empêche de définir rigoureusement le profit et son origine.
- 3- « *Les Principes* » (1803) de Jean Baptiste Say. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, ils constituent l'ouvrage qui affirme la thèse de *l'impossibilité des crises de surproduction*. Mais, James Mill avait préalablement développé en 1802, contre Thomas Spence, la dite *loi de Say*. Celle-ci se caractérise par le fait qu'elle élimine purement et simplement la cause principale de la crise de surproduction ($\Pi_e < \Pi_{réalisés}$). La raison étant que Say ne conçoit pas que les profits payés sont la source des profits réalisés. Il n'a donc pas contrairement à Smith une « *juste conception* » du profit.
- 4- « *Les principes* » (1817) de Ricardo. Ricardo élabore une théorie de la répartition du produit global en trois types de revenus (profits, salaires et rentes) qui exclut la recherche du processus de création du profit. Ce qui suffit pour entraîner son adhésion à la *loi de Say*, adhésion qu'approuvera la science économique à sa suite. Cependant, il reconnaît la possibilité de *crises sectorielles*. Ses successeurs immédiats, tels Torrens et Lauderdale, situeront la cause de ces crises dans la thésaurisation monétaire. Et mieux John Stuart Mill ira (dans ses travaux de 1844) jusqu'à la

perception de la « *crise générale* » de surproduction, avant de se rallier cependant dans ses « *principes* » de 1848, à la thèse de JB Say qui veut que la cause profonde ne peut pas être l'insuffisance de pouvoir d'achat.

- 5- « *Les principes* » (1820) de Malthus. Malthus est le premier critique sérieux de la thèse de JB Say. Il élabore en effet une théorie alternative, celle de *la nécessité de débouchés préalables à la production*, ou **théorie de la demande effective**, qui permet d'expliquer la crise de surproduction par l'excès d'épargne sur la consommation. Mais son explication reste insuffisante car elle omet la possibilité d'une *thésaurisation de l'épargne*. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir entrevu les effets d'une insuffisance des profits payés.
- 6- **Karl Marx, développe une critique fondamentale de la loi de Say. Elle est exposée dans *Le Capital* et *Théories sur la plus value*. Henri Denis examine la portée de cette critique, pour démontrer qu'elle est partiellement non fondée, et surtout qu'elle ne débouche sur une explication des crises de surproduction. Marx ne parviendrait pas selon lui à un exposé cohérent de la « loi de la genèse des profits » qu'il se propose pourtant de démontrer.**

Ce point de vue critique sur la théorie des crises de surproduction exposée par Marx est original. L'auteur s'inscrit en effet contre une tradition, largement établie, suivant laquelle l'œuvre de Marx est l'œuvre initiatrice, et fondée, de la théorie des crises et de la crise générale du capitalisme. On peut même considérer que, dans la mesure où elle propose une conception cohérente des crises de surproduction, la théorie de Marx constitue la *réfutation ante-keynésienne et décisive* de la loi des débouchés de JB Say. Le point de vue de Henri Denis mérite donc que l'on s'y arrête. Toutefois nous pensons qu'il n'est pas convaincant. Il minimise le rôle des variations cycliques de la masse des salaires, et celui de la réserve de main d'œuvre, tout en imputant à Marx une théorie du coût de production en travail éminemment classique.

I2) Repositionnement du problème

Le renouvellement de l'analyse réalisé par Marx permet de dépasser les limites des thèses classiques. Deux points sont essentiels : le *capital social*, et sa décomposition en *sections productives*.

I21) Le « capital social »

Il faut situer le problème de la reproduction à l'échelle du capital social, en le distinguant du problème du capitaliste individuel ou ce qui est la même chose d'une fraction du capital social : « *Les cycles des capitaux individuels s'entrelacent, se supposent et se conditionnent les uns les autres et c'est précisément cet enchevêtrement qui constitue le mouvement d'ensemble du capital social* » (Capital, Livre II, chap XIX,) [C32].

Dans l'extrait du chapitre XX du Livre II, annexé au document de cours N° 4 ((1/2) page 2), Marx adopte le cadre d'analyse suivant : la société réalise un *produit-marchandise*, à l'aide de *capitaux individuels*, lesquels sont eux-mêmes « *des fragments* » de l'ensemble des capitaux ou *capital social*. Marx appelle « *mouvement* » du capital les métamorphoses successives de l'avance initiale (ou A) jusqu'à sa transformation par la vente des marchandises produites en *produit monétaire* d'un montant A' supérieur à A ou $A' = A + \Delta A$ avec ΔA , le montant du profit. Concrètement, l'économie, constituée par une multitude de capitaux individuels, n'est qu'un enchevêtrement de « *mouvements* » *indépendants de capitaux individuels*. Mais considérés collectivement, ils conduisent à la production d'un *produit (par exemple annuel) global* à l'aide d'un *capital global*, de sorte qu'il existe un *mouvement du capital social*.

Le problème de la reproduction peut, dans une première approche, être défini comme celui de la reconstitution des conditions du *mouvement lui-même*, celui des capitaux individuels et celui du capital social. Plus simplement, si le mouvement est décrit comme un cycle, il importe que soient reproduites les conditions de la poursuite du cycle.

Cette hypothèse permet de poser le problème de la reproduction en termes de cycle (tout comme on parlera ensuite dans la théorie économique du « *cycle des affaires* »). Marx utilise plutôt l'expression de « *formule* ». La *formule de la circulation* est donc la base de la réflexion.

Les variables de la formule, sont celles du cycle du capital industriel examiné plus haut.

Soit les variables ci-dessous (pour chaque capital individuel ou le capital social) :

A : capital argent avancé (ou avance initiale en capital argent)

M : capital-marchandise (moyens de production et forces de travail) acquis au moyen de l'avance initiale.

P : Etape de la production d'une marchandise nouvelle (ou procès de production)

M' = M + m = résultat de la production. Le nouveau capital marchandise possède une valeur supérieure à M, d'un montant *m* ou *plus value (pl) estimée en temps de travail incorporé*.

A' = A + ΔA, le résultat de la vente de M' en unités de monnaie. Le nouveau capital monétaire est supérieur au capital initial d'un montant ΔA ou *profit*.

Le produit annuel peut donc s'écrire : M' = M + m ⇔ A' = A + ΔA sachant qu'il s'agit de deux estimations différentes (soit en valeur ou temps de travail, soit en monnaie) du même produit (individuel ou global).

Le schéma de la formule

La formule peut s'écrire, dans l'ordre logique, pour illustrer un cycle ou une *circulation* :

A M -P- M' A'

En considérant la reproduction ou *succession de deux cycles*, elle devient :

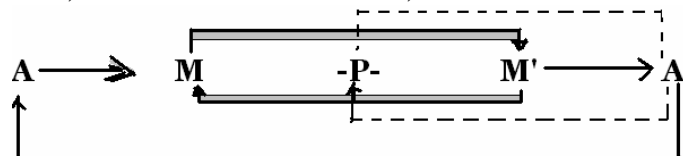
A M -P- M' A' - A M -P- M' A'

La reproduction peut être posée comme problème partant de n'importe quel point de la formule. Marx suggère de l'examiner à partir de M'. Sa formule de la circulation est alors :

M' A M -P- M'

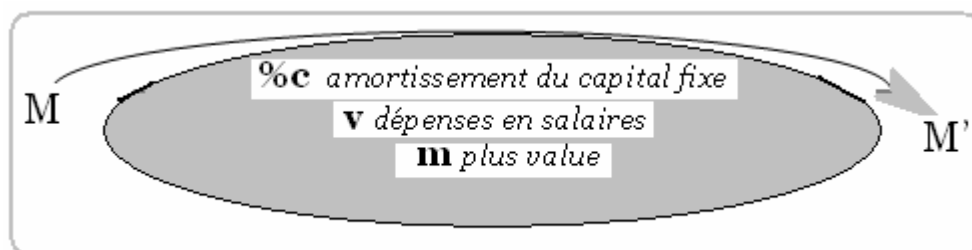
Sous cette forme le problème de la reproduction est celui de la reconstitution de M', le produit marchandise, dont on sait qu'il a pour valeur M' = M + m.

Le schéma de la formule, et ses différentes lectures, est alors le suivant :



Le schéma montre trois lectures : celle de Marx (M-M' en grisé), et (A-A' en traits pleins) ainsi que (P-P' en pointillés). Selon Marx **c'est (M-M') qui contient le problème de la reproduction**. En effet, dans (A-A') et (P-P') le mouvement du capital est point de départ et point d'arrivée. Si la consommation y joue un rôle, c'est simplement que la marchandise produite doit être vendue (M'-A'). Appliquées au *capital individuel*, ces deux lectures illustrent le fait que le *devenir de la marchandise produite importe peu*, du moment qu'elle est vendue.

C'est donc, dit Marx, dans la circulation (M-M') que ressortent *les conditions de la reproduction sociale*. En effet, dans (M-M') sont à la fois incluses les conditions de la reproduction de la consommation individuelle, et de la consommation productive, ou exprimé autrement sont inclus les procès globaux de *consommation et de production*. Ces conditions sont les trois composantes de M' ci-dessous :



Les composantes sont ainsi : la consommation individuelle des salariés (ou « *fonds de consommation* » au moyen de v , les dépenses en salaires), des capitalistes (au moyen d'une ponction sur m , la plus value), et la consommation productive ($\%c$) qui rend nécessaire le renouvellement du capital fixe (au moyen de m). Du point de vue de la reproduction, il importe donc que la décomposition en partie ($\%c, v, m$) soit conforme aux exigences de la reproduction.

Ainsi considéré, le problème est un problème complexe (déjà étudié par Quesnay, et qui sera traité par Kalecki-Keynes). Marx le pose finalement dans les termes de la citation C33 : « *La question telle qu'elle se pose immédiatement est la suivante : comment le capital consommé dans la production est-il remplacé en valeur par une partie du produit annuel et comment ce processus de remplacement s'enchevêtre t'il- avec la consommation de la plus value par le capitaliste et du salaire par l'ouvrier ?* » (Capital, Livre II, chap XX.). Par conséquent, à l'échelle sociale, les facteurs déterminants sont l'importance et la forme de la consommation ouvrière, de même que le taux de réinvestissement de la plus value (ou profit).

I22) Les « sections productives »

Il faut subdiviser le capital social en deux grandes **sections productives** au moins (voir l'extrait dans le document de cours 4-2).

La nécessité de la subdivision a été considérée par des classiques tels que : Thomas Tooke (qui prolonge Smith) ou Destutt de Tracy (un « économiste vulgaire salué par Ricardo »). Ces auteurs prétendent décrire « *la circulation du produit* » à l'échelle sociale, au moyen de tautologies ou (chez Destutt) de théories de l'échange de « non-équivalents », donc inacceptables.

Pour Marx, le « produit total de la société » ou sa « production totale » (annuelle par exemple) est le résultat de deux branches ou « sections productives » :

La section I : Production de « *Moyens de productions* » (ou plus simplement la section qui produit les éléments du capital fixe) ou **M1**

La section II : Production de « *Moyens de consommation* » ou **M2**

De sorte que le capital social n'est autre que la somme des capitaux employés pour réaliser ces deux types de production. Pour chacune d'elle le capital investi se décompose selon les deux parties habituelles : v , le *capital variable* et c , le *capital constant*. Et puisque chaque section réalise un profit issue d'une plus value (pl), on peut écrire la **valeur** brute du produit de chacune des sections, soit :

La décomposition du capital social en 2 sections productives M1 et M2

Section I : $M1 = c1 + v1 + pl1$ *moyens de production*

Section II : $M2 = c2 + v2 + pl2$ *moyens de consommation*

D'où la valeur brute totale de la production pour l'ensemble de l'Economie, par addition

$M1 + M2 = (c1 + c2) + (v1+v2) + (pl1+pl2)$

Cette décomposition en sections a l'avantage de faire apparaître la spécificité du capital constant (c). En effet il faut distinguer 2 choses : le *capital constant consommé* dans la production au cours d'un cycle donné, et la « *valeur du capital constant employé dans la production* ». Le premier se confond avec *l'amortissement* du capital fixe (ou *l'usure* d'une partie de celui-ci), tandis que le second représente *l'intégralité* du capital fixe utilisé pour la production au cours du cycle. Cette distinction, pertinente pour le capital individuel, doit être, nous dit Marx, abandonnée dans un premier temps pour le capital social et sa reproduction. La raison avancée est que la partie du capital *usée n'est pas remplacée en nature pendant l'année même* ». Ce qui disparaît donc momentanément des calculs c'est *la part de valeur transférée par le capital constant (c)*.

Une fois le problème *repositionné*, la recherche de sa solution doit adopter deux hypothèses différentes. Ce sont ces deux hypothèses qui donnent lieu aux deux modèles ou « *schémas de la reproduction* », qui sont :

Les deux modèles ou « schémas de la reproduction »

→ **La reproduction simple** (du capital) : où l'on pose que *la plus value réalisée au cours d'un cycle n'est pas réinvestie* ou mieux « *accumulée* », mais elle est consommée *improductivement* par les capitalistes. Cette hypothèse correspond au Tableau Economique de Quesnay.

→ **La reproduction élargie** (du capital) : où l'on pose qu'un capital additionnel apparaît de cycle en cycle du fait de *l'accumulation intégrale ou partielle de la plus value* créée au cours du cycle antérieur.

II) Le schéma de la « Reproduction Simple »

On aura évidemment compris que s'intéresser à la reproduction c'est examiner les conditions pour qu'un cycle de production puisse faire naître un cycle postérieur, et ceci du double point de vue : de la *consommation de capital marchandise* (improductive et productive) et de *l'accumulation du capital* (notre A). Cette analyse est la meilleure manière pour identifier les *facteurs de crises économiques, ou mieux de crises de la reproduction du capital*.

Pour comprendre le schéma complexe de la reproduction élargie, il est cependant nécessaire de commencer par ce que Marx considère comme un *cas abstrait*, mais commode. Ce cas est celui où le *cycle postérieur est une exacte répétition du cycle antérieur*, c'est-à-dire une reproduction à l'identique. Il s'agit en fait comme dit Marx d'un « *cas étrange* » puisque l'objectif de l'accumulation capitaliste est plutôt celui d'une accumulation de la plus value à une échelle de plus en plus grande.

Le schéma proprement dit consiste à chercher les conditions d'équilibre d'un système de deux équations, celles de la valeur de la production de chaque section. Marx utilise pour cela un *véritable modèle* dont il donne finalement la *condition d'équilibre* après échange de leur production respective par les deux sections. Son exemple, repris dans « *Le Projet marxiste* » (P 157) de Latouche, ou encore dans le « *Traité d'Economie marxiste* » de Ernest Mandel (UGE –Paris -1962 – 4 Tome. Tome 2, P.256 à 258), s'écrit :

Production de moyens de production	Capital 5000 = 4000c + 1000v	Section I
Production de moyens de consommations	Capital 2500 = 2000c + 500v	Section II

En supposant un taux de plus value (*pl/v*) uniforme et égal à 100%, on obtient le produit marchandise *en valeur* (notre M') dans chaque section et par sommation à l'échelle du capital social, soit

Produit-marchandise (M')	Section I	$4000c + 1000v + 1000pl = 6000 = 2/3$
Produit-marchandise (M')	Section II	$2000c + 500v + 500pl = \underline{3000} = 1/3$
Produit-marchandise (M')	Sections I + II	$= 9000 = 1$

Cette situation initiale doit être reproduite, mais *simplement*, c'est-à-dire pour retrouver les mêmes conditions de production, après échange entre les sections. La question est donc : Comment cet échange doit-il être réalisé ? Plusieurs présentations sont alors possibles.

Il est par exemple possible de raisonner en termes d'équilibre entre l'Offre et la Demande.

L'offre *nette de la section II* (ou OII_{nette}) = $3000 - (2 \times 500) = 3000 - 1000 = 2000$, puisque $500v$ et $500pl$ sont dépensés pour la consommation respectivement *par les ouvriers*, et par les capitalistes (du fait de l'hypothèse de la reproduction simple),

La demande pour ces biens de consommation par l'autre section s'élève à : $1000v + 1000pl = 2000$.

Par conséquent on a bien pour la section II, l'équilibre : $OII_{nette} = D = 2000$. On dira que la demande permet d'absorber l'offre.

Intéressons nous maintenant à l'échange des biens de production, puisque la section « Moyens de consommation » vient de céder 2000.

On lit dans le système d'équation qu'en échange elle reçoit $2000c$. D'où l'on déduit *le reste de la valeur produite en biens de production* = $6000 - 2000 = 4000$.

Or, cette valeur de 4000 correspond exactement aux besoins ou à la demande des deux sections en biens de production, soit $(6000-4000) + 2000 = 2000 + 2000 = 4000$.

L'équilibre global est donc réalisé entre l'offre et la demande. Sous les hypothèses posées, la reproduction du capital peut alors se faire à l'identique, et un nouveau cycle de production est possible.

Il est possible de généraliser cet exemple en remarquant que la reproduction simple *nécessite uniquement que le surplus (pl) soit consommé improductivement* (ou non réinvesti) et que l'on puisse retrouver après échange les *mêmes conditions de production*. Les deux conditions de la reproduction simple s'écrivent donc :

Les conditions de la reproduction simple

$$c1 + v1 + pl1 = c1 + c2$$

$$c2 + v2 + pl2 = v1 + v2 + pl1 + pl2$$

Dans son exposé, Marx distingue dans la section II, deux types de biens de consommation produits : les « biens de luxe » qui forment la section *Iib*, et les « biens de subsistance » qui forment la section *Iia*. Cette subdivision a le mérite d'identifier une *cause importante de déséquilibre : la demande de biens de luxe par les capitalistes*. Ainsi on peut vérifier que la reproduction devient impossible si pour quelque raison *la demande de biens de luxe diminue*. Les industries de luxe, dit Marx, sont alors les premières à diminuer leur emploi, en cas de pareille crise. Et à l'inverse le prix de ces biens excède largement leur valeur en période de prospérité.

Signalons que la présentation du Manuel de Deleplace (P 168-169), limitée au cas de la reproduction simple, se contente de poser le système d'équation et de donner sans démonstration l'équation d'équilibre écrite par lui selon ses conventions d'écriture :

$X2c2 = X1v1 + X1pl1$. Cette écriture de la condition est identique à celle-ci-dessus, puisque :

$c1 + v1 + pl1 = c1 + c2$ devient en passant $c1$ à gauche : $(c1 - c1) + v1 + pl1 = c2$. La présence de grand X est une simple convention que l'auteur choisi pour désigner les quantités de bien.

III) Le schéma de la « Reproduction élargie »

Soit deux cycles de production successifs 1 et 2, il y a reproduction élargie du capital ou de l'accumulation de celui-ci lorsque $M'2 > M'1$ en valeur. Ce qui signifie que l'accumulation du surplus $pl1$ permet une nouvelle accumulation à une échelle plus grande, telle que $pl'2 > pl'1$.

Le Livre I du Capital a déjà exposé toutes les caractéristiques du capitalisme qui lui permettent de réaliser ce type de reproduction, sous plusieurs contraintes toutefois. Notamment, un concept essentiel de la production est celui de **composition organique du capital**, dont la définition fait l'objet d'un extrait dans le document de cours 4-2. Nous avons déjà utilisé ce concept dans le chapitre précédent. La Cok est donnée par le rapport en valeur de (c / v) , donc des deux parties du capital avancé, transformé en *moyens de production et en dépenses de salaires*. Plus précisément, Marx donne trois définitions complémentaires de la composition du capital. Elles sont ordonnées de sorte à passer de la forme phénoménale à la forme essentielle, de la façon suivante : la composition valeur (synonyme de capital par tête = $K/V = R$), la composition technique, et la **forme essentielle dite organique** dont la forme est : $K/(V + pl')$ $\Leftrightarrow R/1 + pl'$ (avec pl' , le taux de plus value). Il apparaît ainsi que la composition valeur n'est qu'un « indice » de la composition organique, qui ne se résout donc pas à elle (voir paragraphe 4.2 ci-dessous). Sa variation infléchit nettement les résultats observés de cycle en cycle.

Les équations de la reproduction élargies ainsi que les conditions peuvent être posées sous la forme d'un tableau. Nous nous inspirons ici de la présentation donnée par **P. Salama et J. Valier** : « *Une introduction à l'Economie Politique* » -Maspéro – 1976- pages 118 et suivantes. On peut aussi consulter **Serge Latouche** (op. cit. P 160 et ss) ou **Ernest Mandel** (op.cit P. 258 et ss).

LE SCHEMA DE LA « REPRODUCTION ELARGIE DU CAPITAL »

Document de cours

Les Sections Ou l'Offre	Les Demandes Globales	Equations d'échange ou système général d'équations (4 au total)
<p>I) Biens de production $c1+v1+pl1 = O1$</p> <p>II) Biens de Consommation $c2+v2+pl2 = O2$</p> <p style="text-align: center;">↓</p> <p style="text-align: center;">Capital social ou Offre globale $c + v + pl = O = O1 + O2$ $= (c1+v1+pl1) + (c2+v2+pl2)$</p>	<p>→ En biens de consommation ou D2</p> <ul style="list-style-type: none"> * Dépense des salaires par les travailleurs = $(v1 + v2)$ * Dépense des plus value (notée R) des capitalistes de I, ou R1, et des capitalistes de II, ou R2, pour leur propre consommation * Dépense des plus value en capital variable nouveau pour l'embauche de nouveaux travailleurs dans chaque section, que l'on appelle $plv1$ et $plv2$ <p>→ En biens de production ou D1</p> <ul style="list-style-type: none"> * renouvellement de la partie usée du capital dans chaque section, notée $c1$ et $c2$ * Dépense des plus value pour l'accumulation, c'est-à-dire achat de nouveaux biens de production, notée $plc1$ et $plc2$. 	<p>Offre de biens de production $c1+v1+pl1 = O1$</p> <p>Offre de biens de consommation $c2+v2+pl2 = O2$</p> <p>Demande de biens de production $D1 = c1 + c2 + plc1 + plc2$</p> <p>Demande de biens de consommation $D2 = v1 + v2 + plv1 + plv2$</p>

RECHERCHE DES CONDITION DE L'EQUILIBRE : OFFRE = DEMANDE

A l'équilibre on doit pouvoir constater les deux égalités : $O1 = D1$ et $O2 = D2$. En remplaçant on obtient

$$c1 + v1 + pl1 = c1 + c2 + plc1 + plc2 \text{ (pour } O1=D1), \text{ et } c2 + v2 + pl2 = v1 + v2 + R1 + R2 + plv1 + plv2 \text{ (} O2=D2)$$

Eu égard à leur destination, $pl1$ et $pl2$ sont décomposables respectivement en : $pl1 = R1 + plc1 + plv1$ et $pl2 = R2 + plc2 + plv2$. Décomposition qui permet par remplacement de transformer les deux égalités précédentes, soit

$$c1 + v1 + R1 + plc1 + plv1 = c1 + c2 + plc1 + plc2$$

$$c2 + v2 + R2 + plc2 + plv2 = v1 + v2 + R1 + R2 + plv1 + plv2$$

Ces deux equations peuvent se simplifier par soustraction des variables communes à gauche et à droite. Cette simplification conduit à « une seule et même condition d'équilibre général de la production capitaliste » :

$$c1 + plc2 = v1 + R1 + plv1 \quad \text{ou en permutant les membres :} \quad \underline{v1 + R1 + plv1 = c1 + plc2}$$

« L'économie capitaliste est en équilibre lorsque la production de biens de production suscite une demande de biens de consommation égale à la demande de biens de production suscitée par la production de biens de consommation » (Salama-Valier : P. 120).

Cette interprétation de la condition d'équilibre conduit au constat suivant lequel, la reproduction sur une échelle élargie étant la règle (puisqu'elle est nécessaire à la croissance des

profits), le capitalisme apparaît immédiatement comme un **système instable et exposé aux crises répétitives**. Les conditions d'équilibre sont le résultat de multiples décisions individuelles, largement indépendantes, mais socialement interdépendantes. Marx qualifie la situation qui en résulte d'« **anarchie de la production capitaliste** » ; Elle trouve sa manifestation concrète dans *les crises dites de « surproduction »* dont la conséquence majeure est *le chômage* d'une partie de la population ouvrière. Plus précisément, voir ci-après, ce phénomène apparaît comme une *sanction* de l'instabilité. Celle-ci pousse les investisseurs à accroître le niveau de c/v (la Cok), en substituant du capital (c) au travail (v).

Ernest Mandel illustre ceci en citant un autre auteur, de la manière suivante :

« *Le progrès ne se réalise pas seulement par secousses, mais aussi par des avances unilatérales qui provoquent des ruptures. Le développement est déséquilibré, discontinu et sans harmonie. L'histoire du capitalisme est parsemée d'éclats et de catastrophes violentes. Son évolution c'est un renversement de structures existantes, plutôt sous forme d'une série d'explosions que sous celle d'une transformation paisible* » (Ernest Mandel : « *Traité..* », op cit. P 266) [C34].

Certes comme l'analysent de manière détaillée, **B. Rosier et P. Dockes** dans leur ouvrage : « *Rythmes économiques, crise et changement social une perspective historique* » - La Découverte – Maspéro -1983), les caractéristiques des crises ont changé depuis *la simple crise de surproduction*, jusqu'à nos crises *de financement*, en passant par *les crises de réalisation*. Mais elles s'inscrivent toujours dans une **dépression longue** qui témoigne du jeu complexe des lois contradictoires mises en évidence par Marx.

On notera donc que Marx utilise ce schéma à des fins théoriques pour comprendre les crises capitalistes. Nous avons signalé à cet égard l'hommage rendu à Quesnay. Il nous faut ajouter l'analyse des disproportions entre branches, de l'économiste classique **R. Torrens**, qui a aussi influencé les schémas. C'est **Rosa Luxemburg** qui en tirera le parti analytique le plus fort dans son ouvrage déjà cité : « *L'accumulation du capital* » (1913), où elle expose l'ensemble des polémiques autour du problème de l'accumulation, pour montrer l'originalité des schémas de Marx. On pourra par exemple lire avec profit dans le Tome I : « La première polémique : controverse entre Sismondi-Malthus et Say-Ricardo-Mac Culloch » (page 146 à 192). Mais la fortune des schémas se retrouve ensuite dans les analyses de la *dynamique* menée au cours du XX^{ème} siècle, comme chez **Lénine** évidemment, ou des keynésiens comme **J. Robinson** (1956) ou **L. Pasinetti** (1981). *En statique* on les retrouve chez **Léontieff** (1941) et **P. Sraffa** (1960).

Nous concluons en mentionnant la conclusion tirée par Deleplace à propos des schémas (P171 et 172). L'auteur trouve à nouveau cette présentation contradictoire avec l'idée du Livre I, selon laquelle le profit aurait pour origine la plus value et donc l'exploitation des travailleurs. Se référant à un courant d'interprétation qu'il qualifie de « *hétérodoxe* » (Benetti, Cartelier), il suggère d'adopter la convention d'un capital « $c = 0$ », afin de pouvoir traiter les schémas comme problème de partage de la *valeur entre capitalistes et salariés*, et donc un problème monétaire. Nous avons déjà fait état de notre désaccord avec cette conception. Enfin, le Professeur Henri Denis, dans son ouvrage « *La loi de Say sera-t-elle enfin rejetée ?* » (Economica – 1999), réfute l'idée d'une critique décisive de la *loi de Say* par Marx. Il diminue ainsi la portée et la pertinence des schémas de la reproduction.

4.2) La « loi de la baisse tendancielle du taux de profit » (BTTP)

I) L'énoncé de la loi dans « Le Capital » : pourquoi le taux de profit doit-il baisser en longue période ?

II) Le rôle de la Cok

L'un des concepts centraux en œuvre dans le jeu de la loi de la BTTP est celui de composition *organique* du capital. Le rapport ($Cok = c/v$) traduit la manière dont le capital est composé, à différentes périodes du processus d'accumulation, ainsi que nous venons de le voir.

Cette composition est dite *organique*, car elle est l'unité d'une composition *technique* et d'une composition *en valeur* du capital.

La composition en valeur dépend simplement de la part relative des différents éléments qui constituent le capital total avancé par le capitaliste, c'est à dire

-les moyens de production, appelé par MARX "capital constant" ou **C**

- la force de travail, appelé "capital variable" ou **V** (c'est donc la somme des salaires).

La composition technique désigne le même ratio mais sous l'angle de la "matière". En effet, comme l'écrit MARX : " *tout capital consiste en moyens de production et en force ouvrière agissante, et sa composition est déterminée par la proportion qu'il y a entre la masse des moyens de production employés et la quantité de travail nécessaire pour les mettre en œuvre*" (chap XXV Section I-) [C37].

Le lien évident qui unit composition technique et composition en valeur est traduit par la notion de composition organique.

Pour MARX : "l'histoire de toutes les découvertes et inventions qui surviennent à la suite de l'accumulation" suit une voie unique. La voie est celle perçue déjà par les classiques, de l'"amélioration du pouvoir productif du travail" pour reprendre A. Smith. C'est donc celle de la recherche de gains de productivité, grâce à **la substitution du capital au travail, ou des machines aux hommes**. Smith, nous rappelle MARX, concevait qu'avec les progrès de l'accumulation : " *une plus petite quantité de travail (est) en état de produire une plus grande quantité d'ouvrage*" (Richesse des Nations) [C38].

Autrement dit le capitalisme est indissociable d'une élévation de la composition organique consécutive à l'intensification de la concurrence. De nombreux auteurs modernes le constatent. Ainsi, **R. Boyer et J. Mistral** dans « *Accumulation inflation et crise* » -PUF- 1978, montrent qu'avant le choc pétrolier de 1973, l'économie mondiale subissait entre 1968 et 1973, des « *fluctuations accusées de la production et de l'emploi* ». Un examen de la nature des Investissements dans cette période, les conduit à écrire « *Force nous est de constater que la progression accélérée de l'investissement productif résulte d'une polarisation de l'accumulation dans le secteur "le plus moderne", celui des biens d'équipement* ». Ces investissements étaient en outre d'après ces auteurs « *plutôt fondés sur la mise en œuvre de techniques plus capitalistiques* », autrement dit utilisant plus de capital technique (*c*) que de travail (*v*) (R. Boyer et J. Mistral dans « *Accumulation inflation et crise* » -PUF- 1978 – P 18).

I2) La loi proprement dite

Le taux de profit est le rapport entre la masse de plus value (pl) et celle du capital total avancé en début de cycle à l'échelle sociale (A). Il s'agit d'un *taux moyen*, que l'on écrit depuis Marx :

la baisse du taux moyen de profit

$$\Pi = \frac{pl}{A} = \frac{pl}{c + v}$$

en divisant au numérateur et au dénominateur par v,

on obtient
$$\Pi = \frac{(pl/v)}{(c/v) + (v/v)}$$

Soit
$$\Pi = \frac{(pl/v)}{(c/v) + 1}$$

Le numérateur (pl/v) est le **taux d'exploitation de la force de travail** (ou taux de plus value, ou degrés d'exploitation de la force de travail, ou encore rapport du travail non payé sur le travail payé). MARX avance au Livre III de nombreux arguments expliquant sa stagnation et sa diminution en longue période (dont la résistance syndicale depuis le XIXème).

Le dénominateur n'est rien d'autre que la Cok, dont nous savons qu'elle a tendance à croître à long terme. Aussi l'ensemble du rapport doit-il baisser à long terme. C'est "*la loi de la baisse tendancielle du taux de profit*", résultat fatal du processus d'accumulation capitaliste.

Loi de la baisse que MARX exprime en ces termes :

" Le degré d'exploitation restant le même, un même taux de plus value se traduirait (donc) par un taux de profit en baisse, parce que le volume de valeur du capital constant, et partant de l'ensemble du capital social croît avec son volume matériel" (K. MARX, " Le Capital", Livre III, [C39].

Tendance à la baisse que l'on résume souvent en ces termes : si pl/v reste constant, sous le coup de la concurrence capitaliste, la Cok (= c/v) augmentant, le taux de profit doit diminuer à long terme. Ou, à mesure que le travail vivant met en œuvre une masse de travail « mort »

(ou matérialisé) croissante, **les capitalistes s'approprient une part de surtravail décroissante**. Alors l'ensemble de la reproduction sur une échelle élargie est remise en cause. C'est la crise.

II) Les causes qui contrecarrent la loi

Comment est-il possible de restaurer les conditions de l'accumulation ? Marx répond par l'examen du jeu des « *contre tendances à la baisse du taux de profit* », au chapitre XIV du Livre III « *Causes qui contrecarrent la loi* ». Ce chapitre est donné dans le document de cours N°4-1/2, parce qu'il est important pour notre époque (celle du XX^{ème} et du début XXI^{ème} siècles), tant l'évolution lui paraît conforme. Marx y distingue **6 contre tendances**, dans l'ordre :

1. L'augmentation du degré d'exploitation du travail qui élève le numérateur (pl/v). Dans son ouvrage (voir plus haut) Jean Claude Delaunay montre que depuis 1 siècle, la France entre dans cette catégorie.
2. La réduction du salaire en dessous de sa valeur
3. La baisse des prix des éléments du capital constant
4. La surpopulation relative, dont la définition suppose la démonstration de la *loi de paupérisation*, que nous étudierons ensuite
5. Le commerce extérieur, qui soulage les pays avancés par l'ouverture de débouchés extérieurs. C'est cette contre tendance que **Rosa Luxemburg** développera plus

particulièrement pour montrer qu'en fin de compte c'est l'élargissement du capitalisme à l'échelle du monde qui peut conduire le capitalisme à sa ruine. Elle écrit dans son ouvrage déjà cité :

« L'existence et le développement du capitalisme depuis son origine n'ont été possibles que par une expansion constante dans des domaines de production et des pays nouveaux. Mais, le capital dans son besoin d'expansion mondiale, se heurte aux structures sociales précapitalistes. D'où la violence, les guerres, les révolutions, bref les catastrophes, qui sont des éléments vitaux du capitalisme de son origine à sa fin » (Rosa Luxemburg : *« L'accumulation du capital »*, op.cit, Tome II, §IV-2) [C40].

6. L'augmentation du capital par actions. Un auteur important, rédigea après Marx, un ouvrage considérable qui fera longtemps autorité sur cette question alors seulement embryonnaire. Il s'agit de **Rudolph Hilferding** : *« Le Capital financier »* dont l'ouvrage de 1910 analyse le phénomène de fusion, interpénétration des banques et de l'industrie. On n'ignore pas que ce phénomène caractérise le capitalisme de la fin du XX^{ème} siècle et du début XXI^{ème}.

On conclura en constatant que plus il recourt à ces expédients, plus le capitalisme, en particulier celui des pays de vieille industrialisation, corrobore le fait que la tendance à la baisse du taux de profit, est le stimulant de l'Investissement et de la production, contrairement à l'idée commune selon laquelle ce serait la croissance du profit qui jouerait ce rôle. Il revient au même de dire que ce sont les contre tendances à la loi, qui font naître l'investissement et la production. On ne peut motiver plus contradictoire. Toutefois les adaptations du capitalisme à ses crises répétitives s'accompagnent d'effets sociaux, qui font douter de sa capacité à intégrer durablement les travailleurs au mécanisme du progrès. Le chômage et les exclusions sociales qui en résultent sont les aspects majeurs du fonctionnement d'une telle organisation de la production et de la répartition de la richesse. La LSP permet de les considérer comme tels.

III) Une loi controversée

Cette loi économique de longue période est celle qui a le plus fait couler d'encre. Sans doute parce qu'elle est de l'avis même de Marx la loi synthétique du mode de production capitaliste, celle qui concentre toutes les contradictions du système. En effet elle ne veut pas moins signifier que l'aiguillon de la production, son moteur, sinon son âme, le profit, devient à force d'être sollicité, de moins en moins accessible. L'accumulation du capital entrave l'accumulation du capital. Si depuis sa formulation par Marx, de nombreux contradicteurs et parmi eux de nombreux libéraux, ont considéré cette loi, comme dénuée de pertinence pour comprendre les crises capitalistes, en revanche de nombreux continuateurs persévèrent pour situer dans la tendance à la baisse du taux de profit moyen en longue période, la cause principale de l'instabilité des phases d'expansion capitaliste. La littérature serait trop longue pour citer plus d'auteurs que nous ne le faisons. Les étudiants intéressés peuvent facilement découvrir cette littérature, soit par les bibliographies des ouvrages cités dans ce cours, soit par le biais du *Web*, par mots-clefs.

III1) Les trois points de vue

Trois positions peuvent néanmoins être dégagées de l'ensemble des débats menés jusqu'aux années récentes :

On peut appeler chacune de ces positions : 1- le point de vue mathématique, 2- le point de vue des rapports de production, 3- le point de vue épistémologique.

III11) Le point de vue mathématique

A la suite de Cambrigiens comme Mss Joan Robinson, P. Sraffa, ou d'auteurs comme R. Meek, la première position stipule que la loi est mathématiquement erronée (**François Danjou** entre autre), ou elle est partiellement juste mais inopérante (**Franck Van de Velde** interprétant Piero Sraffa –voir ci-dessous III2). Ou encore, retraduite, elle mérite tout au plus d'être considérée comme un cas particulier de la théorie macroéconomique académique dite *du déséquilibre* (**Antoine d'Autumne**).

a) L'analyse de Mss J. Robinson :

Pour Mss Joan Robinson, la hausse de la productivité accroît normalement les salaires réels. Ce phénomène est contradictoire selon elle avec la BTTP . Il y a baisse du taux de profit si on considère que les salaires réels restent constants avec la productivité.

On le constate en rapprochant les deux formules :

$\pi = (pl/v) / (c/v) + 1$ et $pl / (c+v)$: on déduit tautologiquement que (pl/v) constant (à gauche), le taux de profit baisse si (c/v) augmente (à gauche) et donc le taux de profit baisse avec l'accumulation du capital (à droite). Ce qui suppose une absence de variation des salaires réels puisque (pl/v) est supposé constant.

Or, dès que l'on considère comme *constants*, les salaires réels, la baisse n'est plus vérifiée. Le taux de profit peut augmenter ou rester constant. Le sens de variations dépend des variations comparées :

- (1) du rapport $(v+pl \text{ ou } produit) / (c+v \text{ ou } capital)$
- (2) du rapport $(masse \text{ de } profit \text{ ou } profits) / (v+pl)$

Si (1) > (2) alors le taux de profit augmente, et reste constant si (1) < (2).

L'exemple de Mss Robinson

situation initiale		
v + pl = 100	profits = salaires = 50	(profits)/produit = 50/100 = 0.5
première hypothèse de croissance du produit (v+pl)		
c augmente de 100 à 110 et consécutivement (v+pl) passe de 100 à 108		
si v est constant = 50 ==> profits = 108 - 50 = 58		
conclusion : une croissance de 10% de C se traduit par une hausse des profits de 16% soit PAR UNE HAUSSE DU TAUX DE PROFIT		
seconde hypothèse de croissance du produit (v+pl)		
c augmente de 100 à 110 et consécutivement (v+pl) passe de 100 à 105		
conclusion : une croissance de 10% de c laisse constant le taux de profit		

Ainsi, selon Mss Robinson la BTTP est remarquable par sa banalité. En considérant donné (c/v) , et les salaires réels constants elle enseigne que les profits peuvent croître ou diminuer. La mauvaise voie de Marx est due à sa négligence de *la demande effective* : « (...) son explication de la baisse tendancielle des profits n'explique rien du tout » (J. Robinson : « *Essai sur l'économie de Marx* » (1941) - Dunod – 1971 ». P.33).

b) La cause fondamentale de l'indétermination mathématique de la BTTP

Si la BTTP est une loi indéterminée, cela tient à l'interdépendance entre les variations du numérateur et celles du dénominateur. Cette interdépendance entraîne que (pl/v) , tout comme Rachid FOUDI *Cours d'histoire de la pensée économique* – PARTIE 1 : « Das Kapital » ou la critique de l'économie politique – Chap. 4 - Page 17 sur 37

la Cok (c/v) n'ont pas de limite finie. De même, compte tenu de la baisse de valeur (ou dévalorisation) des deux éléments « c » et « v » consécutivement à l'accumulation du capital (« c »), les deux quotients (c/v) et (pl/v) peuvent augmenter suivant des proportions indéterminées, laissant incertaine la variation du taux de profit. Il est certes possible de « neutraliser » ce phénomène en ne raisonnant qu'en termes physiques, à la manière de Sraffa. Mais ceci constituerait une vérification ricardienne de la BTTP, incompatible avec les autres dimensions de l'analyse de Marx.

III12) le point de vue des rapports de production

A l'autre extrémité, la loi de la BTTP dans sa formulation du Livre III, est considérée comme l'exposé du principal problème du développement du capitalisme. Sa vérification réside dans les crises successives depuis Marx, dont les crises de 1929 et 1973, et les plus récentes. On trouve à l'origine de cette tendance **E. VARGA** : " *La crise économique sociale politique* " ((1935) - Ed. Sociales, 1976).

Les auteurs (déjà cités) recherchent alors les meilleures méthodes d'évaluation comptable et empirique pour étudier cette baisse et ses incidences sur l'économie en général. Le Professeur **Jean Claude Delaunay** (« *Salariat et plus value en France depuis la fin du XIX^{ème} siècle* » - Presse de la Fondation nationale de Sciences Politiques – 1984) a pu établir et discuter les conséquences de la réalité de la hausse du taux d'exploitation dans le cas de la France. Tandis qu'un exposé des problèmes de méthode, non contradictoire avec la BTTP, est proposé par **J.H Lorenzi, O. Pastré et J. Toledano** dans leur ouvrage : « *la crise du XXème siècle* » - Economica – 1980). La défense mathématique de la loi a pu être prise par **Alain Lipietz** (« *Crise et inflation, pourquoi ?* – Maspéro- 1979). De plus c'est aussi sur cette base, que le théoricien Paul Boccarra a établi l'une des récentes théorie du capitalisme appelée théorie du « *Capitalisme monopoliste d'Etat* » (ou CME, voir **Paul Boccara, Étude sur le capitalisme monopoliste d'État, sa crise et son issue, collection "Économie et société", ed. Sociales, Paris, 1974). Tandis que **Arghiri Emmanuel** dans « *Le profit et les crises* » -Maspéro, 1974- soutien les lois économiques du capital contre le noyau essentiel de la loi de Jean Baptiste Say, partagé par de nombreux théoriciens. Ainsi paraît il possible de démontrer la tendance à la baisse en divisant le numérateur et le dénominateur non par (v), mais par (v+pl), soit :**

$$\pi = \frac{\frac{pl}{(v+pl)}}{\frac{c}{(v+pl)} + \frac{v}{(v+pl)}}$$

L'accumulation du capital et la tendance à la paupérisation font tendre le numérateur vers 1 lorsque "v" décroît.

De même au dénominateur

$$\frac{v}{(v+pl)}$$

tend vers une grandeur négligeable.

Ce qui permet de réécrire le taux :

$$\pi = \frac{1}{\frac{c}{(v+pl)}}$$

Qui est l'inverse de la composition organique du capital (véritable)*. Comme celle ci tend à l'élévation, le taux de profit doit tendre à la baisse

(*) la Cok (voir définition donnée plus haut) contient une « composition valeur ». De fait la hausse de « c » n'a pas pour objectif la seule substitution du capital (c) au travail (v), mais le dépassement de la valeur du produit net actuel (v + pl).

Ce qui justifie la division par (v+pl) et non seulement par (v).

III13) le point de vue épistémologique

Entre ces « extrêmes », la position intermédiaire reste dans le projet de la *critique de l'Economie Politique* et atténue le coté synthétique de cette loi. Car, cela signifierait que l'économisme l'emporte chez Marx, qui aurait ainsi découvert une mécanique économique d'autodestruction du capitalisme, dont il suffirait d'attendre le résultat (ce qui est par exemple la thèse de J.A Schumpeter). Plus que toute autre, la loi BTTP, traduirait alors l'auto dynamisme du capital et de ses lois. **Serge Latouche** par exemple estime que la transformation des rapports sociaux est prioritaire relativement à toute espérance dans l'issue des supposées lois autodestructrices du capital.

A la suite de Rosa Luxemburg, il est loisible de constater le décalage prodigieux entre la *puissance technique* du capitalisme à engendre des surplus croissants, et la réalité de l'écoulement de la production des marchandises qu'elle permet. Aussi faut-il considérer selon S. Latouche que : « *Il y a donc bien une tendance à la baisse du taux de profit, mais non dans la création du taux, mais dans sa réalisation* ».

Parlant de la loi de la BTTP l'auteur en déduit que : « *il ne s'agit en rien d'une tendance fondée sur des mécanismes économiques* » (Latouche - op.cit. P 202) [C35]. Ou dit-il s'il fallait considérer l'une des lois du capital comme la moins « économiciste », et la plus proche des véritables enjeux sociaux, ce serait **la loi de paupérisation (pour nous la LSP)** parce que dit l'auteur : « *(elle) correspond parfaitement à la logique du capital. Elle n'est qu'une autre expression de l'accroissement de la domination du capital et de l'accumulation..(..) ..* » (Latouche- op.cit, page 191) [C36].

III2) La critique Sraffaïenne de Franck Van de Velde

La méthode adoptée par FRANCK VAN DE VELDE est exemplaire pour montrer comment l'étalon de Sraffa contient une critique essentielle de la BTTP. Elle consiste d'abord à extraire de la théorie sraffaïenne une expression du taux de profit qui soit identique à celle de Marx. Puis à analyser la possibilité du double passage (réciproque) de l'une à l'autre, afin d'en tirer les conséquences.

Par conséquent elle requiert la connaissance des équations du modèle de Sraffa (étudiées au chapitre 11, III^{ème} partie de ce cours). Un résumé est le suivant :

La formule du taux de profit chez Marx est : $\pi : [(pl/v) / (c/v) + 1]$ avec (c/v) : la Cok et (pl/v) le taux d'exploitation ou rapport de la masse de plus value au capital variable (salaires). On sait qu'il obéit à une loi de baisse tendancielle (ou qu'il est supposé obéir à une telle loi).

La formule de Sraffa est construite en supposant que le salaire est comme chez Marx un salaire égal à une part du surplus produit (ou produit net). Ce salaire est dit par Sraffa « *payé post-factum* ». Car en raisonnant « *ante factum* », ou avec un « *salaire de subsistance* », la formule serait :

Taux de profit = $r = [R(1-w) / 1 + R w]$ avec $R =$ Profit maximum et $w =$ *salaire de subsistance*. Une telle fonction est bien décroissante (comme chez Marx) mais non linéaire (les variations de r et w étant corrélées).

Sous l'hypothèse « *w payé post factum* », la formule s'écrit : $r = e / (m + 1)$ et elle est bien équivalente à $\pi = [(pl/v) / (c/v) + 1]$ avec $e = (1 - w) / w \Leftrightarrow pl / v$ **lorsque l'échange des marchandises est en valeur, soit lorsque Produit net étalon = produit net réel.**

La similitude des formules n'est pourtant pas totale du point de vue de la signification. Car il n'y a pas égalité, dans la formule de Sraffa (entre système réel et système étalon), des valeurs des consommations productives. Aussi *m* ou *c/v* ne représente la Cok de Marx que dans le système étalon.

Cette divergence signifie évidemment que les conditions techniques de production ne peuvent être mesurées, comme le fait Marx (avec la Cok), par leur valeur. Par conséquent, la BTTP est une loi théorique abstraite et de belle envergure, mais elle ne peut servir à interpréter l'évolution du taux de profit. Renouant ainsi avec la critique épistémologique cambridgienne, FRANCK VAN DE VELDE interprète l'échec de la BTTP comme l'illustration d'un *dilemme propre à l'épistémologie de Marx* : soit on adopte l'approche théorique (celle par la valeur), mais elle ne permet pas de rendre compte du fonctionnement du système; soit on utilise les notions de la pratique courante (ou notions réelles : salaires, profit etc ..) et alors on s'illusionne¹.

En résumé :

<p>Salaire (w) « <i>ante factum</i> »</p> <p>w = quantité de bien de subsistance permettant d'assurer la reproduction de la force de travail. Le travail est donc un simple moyen indirect de production.</p>	
<p>Formule du taux de profit chez Marx</p> $\pi = \frac{pl}{\frac{c}{v} + 1}$	<p>Formule du taux de profit chez Sraffa</p> $r = \frac{1-w}{m+1}$ <p>si et seulement si :</p> <p>Produit net étalon = produit net réel (donc si le raisonnement est en valeur)</p>
<p>Salaire (w) « <i>post factum</i> » dit « <i>salaire de surplus</i> »</p> <p>w = part du produit net proportionnelle aux quantités de travail utilisées dans chaque branche.</p>	
<p>Formule du taux de profit chez Marx</p> $\pi = \frac{pl}{\frac{c}{v} + 1}$	<p>Formule du taux de profit chez Sraffa</p> $r = \frac{1-w}{m+1}$ <p>si et seulement si le taux est celui du système étalon</p> <p>si le taux est celui du système réel</p>

¹ Cette critique sous la forme d'un dilemme est radicale. Mais y a t'il vraiment *dilemme* ? Car peut-on choisir comme le dit l'auteur ? Il ne semble pas que Marx établisse (pas plus qu'il n'est victime de) cette possibilité de choix : *l'essentiel de la réalité du capitalisme est dit-il dans le discours de l'économie politique classique*. Il ne s'agit donc pas selon lui de naviguer entre deux réalités : celle de la critique de l'économie politique d'un côté, et celle des catégories de la pratique, de l'autre. Le capitalisme pratique dit-il est dans l'économie politique classique, qui situe l'origine du profit dans l'échange. A l'inverse, n'est ce pas la démarche mathématique de connaissance qui instaure le dilemme. N'est elle pas la seule (ou presque) à posséder la faculté d'*inventer un monde* au moyen des universaux mathématiques, lequel confronté à la pratique peut se trouver en situation de dilemme ? Car en partant du discours classique, Marx refuse précisément d'inventer un monde (il considère d'ailleurs cela comme un progrès personnel dans sa connaissance de la réalité vécue). Il y a donc unité de sa démarche, et absence de dilemme. Catégories de la pratique et catégories de la pensée sont les mêmes. Ainsi, Ricardo ne dit pas « *profit* », comme le mathématicien dit « *racine* ». Il désigne abstraitement un élément observable de la répartition qui n'est ni le salaire, ni la rente, et dont l'observation est située selon lui dans les rapports sociaux. Par conséquent la considération critique de « Sraffa-Van de Velde » sur la Composition organique du capital, qui obérerait la BTTP, doit être lue au sens de « *racine* », mais non à celui de « *profit* ».

Rachid FOU DI *Cours d'histoire de la pensée économique* – PARTIE 1 : « Das Kapital » ou la critique de l'économie politique – Chap. 4 - Page 20 sur 37

4.3) « La loi générale de l'accumulation capitaliste » : *chômage et exclusions sociales* ou simplement « loi de surpopulation » (LSP)

I) La LSP : un appendice de la BTTP ?

Compte tenu du Plan du Capital, la LSP est curieusement considérée comme un simple appendice de la loi synthétique de la BTTP. On vient de voir en effet qu'elle entraine comme simple contre tendance IV, à la loi de la BTTP. Or, en présentant la LSP au Livre I, dans le chapitre XXV, Marx l'intitule « *la loi générale de l'accumulation capitaliste* ».

Comme contre tendance sa signification est aisée à comprendre : la LSP démontre que l'accumulation capitaliste **s'accompagne de manière infaillible de l'apparition à intervalles réguliers d'une « surpopulation relative », donc du chômage et des exclusions du marché du travail**, comme résultats de la baisse de v . Le taux moyen de profit est alors soutenu, mais encore de manière contradictoire, puisque au numérateur (p/v) croît bien avec v décroissant, mais au dénominateur, la substitution du capital au travail est à l'avantage de c avec v décroissant, donc la Cok augmente. Tout serait alors question de *vitesse d'ajustement*.

Simple appendice de la BTTP, la LSP ne participerait alors que marginalement à l'explication *économique* de l'autodestruction du capitalisme. Il suffit d'en faire une *loi mécanique*, résultat de la volonté malsaine des capitalistes de faire *chômer les travailleurs*, ou une fatalité provenant des fondements théoriques du capital. Cette seconde interprétation a été avancée du temps de Marx par Ferdinand Lasalle sous le nom de « *loi d'airain des salaires* » (voir mon résumé dans le document de cours annexé au dossier N°4-2). Dans son opuscule « *Critique du programme de Gotha* » de 1875 Marx reprochera à Lasalle d'avoir trahi sa pensée en imaginant une « *loi d'airain des salaires* », parce que cela revient à faire de la LSP une loi Malthusienne (la surpopulation deviendrait absolue) aux accents Ricardiens. Or La LSP est directement dirigée contre la « *loi de population de Malthus* », et contre « *la doctrine du fonds des salaires* » des classiques, comme on le verra ci-après.

Lasalle a donc *économisé* une loi que Marx ne défendait pas comme telle. La LSP comme loi générale, comporte une explication renouvelée du phénomène *de la pauvreté*, en tant qu'elle a le chômage comme ressort. La pauvreté devient le phénomène apparent, et durement vécu par les travailleurs, de la relativité de la surpopulation par rapport à l'accumulation du capital, et donc au chômage qui l'accompagne. Ce que Vanderlint n'aurait pas pu imaginer, et que les classiques se sont complus à ignorer. Rappelons par exemple, que c'est à cette époque, celle du capitalisme industriel *de fabrique*, en 1896 précisément, que le chômage devient un statut social reconnu en France. Comme l'écrivent R. Salais, N. Baverez et B. Reynaud dans leur ouvrage « *l'invention du chômage* » : « *En 1891, les chômeurs ne constituent pas une catégorie spécifique, ni à l'intérieur des "sans profession" dont ils sont un élément, au même titre que les "saltimbanques", bohémiens, vagabonds et filles publiques* » (R. Salais, N. Baverez et B. Reynaud : « *l'invention du chômage* » - PUF- 1986- P-27-28) [C41].

Pour toutes ces raisons, il semble déraisonnable de considérer la LSP comme seulement une contre tendance à la BTTP. Elle est révélatrice non seulement des mécanismes non économiques de contrôle des travailleurs, au moyen du progrès technique, mais aussi de la destruction des solidarités familiales et sociales. Ces mécanismes appartiennent à l'époque capitaliste et ceci dès son origine, comme a pu le montrer **Stephen Marglin** (« *What do bosses do ? The origin and function of hierarchy in capitalist production* » - *The Review of Radical Political Economics* – Vol 6 N° 1974). Leur présentation doit donc adopter la langue de l'économie, mais c'est pour mieux nous aider à réfuter l'idée saugrenue de l'existence *d'un marché du travail*, sur lequel s'établirait un *prix, le salaire*, comme résultat de la confrontation entre une *offre individuelle de travail* (par chaque travailleur) et une *demande tout aussi individuelle* (par chaque entrepreneur). On sait en revanche que cette approche constitue *la panacée* de la théorie d'abord classique, puis microéconomique contemporaine du

marché du travail. Or, Sur le marché du travail dit Marx « le capital agit des deux côtés à la fois. Si son accumulation augmente la demande de bras, elle en augmente aussi l'offre en fabricant des surnuméraires. Ses dés sont pipés. Dans ces conditions, la loi de l'offre et de la demande consomme le despotisme capitaliste » (Marx : Capital, chap XXV) [C41bis].

II) La LSP contre les dogmes de l'économie politique classique

Lasalle a donc mal interprété la LSP. Son erreur est de n'avoir pas eu conscience des conséquences théoriques du chapitre XXV. Ce chapitre est précisément l'occasion pour Marx de détruire **trois dogmes de l'Economie Politique Classique** :

1- Le premier est la doctrine du fonds des salaires ou « labour fund ». Elle a été clairement soutenue par **Mac Culloch et JS Mill**, et surtout défendue par le Professeur **Fawcett**. Le dogme consiste à considérer qu'il existe dans l'économie parallèlement à un fonds de travail, un fonds de salaire ou salaire moyen donné et fixe, résultat de l'*abstinence des capitalistes*. Or, on sait avec Marx que la partie v du capital avancé est variable et flottante selon les occasions d'investissement, et dépend du taux moyen de profit.

2- Le second dogme est la célèbre loi de population de Malthus qui l'énonce ainsi : « *J'ai dit que la population en l'absence de freins, s'accroissait en proportion géométrique, et les subsistances nécessaires à l'homme, en proportion arithmétique (...) le pouvoir supérieur de la population ne (peut) être freiné qu'en engendrant la misère (..)* (T.R. Malthus : « Essai sur le principe de population » - 1798) [C42]. Selon Malthus loi de population et *paupérisation absolue* sont liées. Marx conteste les deux, en dégagant une loi de *surpopulation* et une *paupérisation relative*. Mais surtout ce dogme soutient une théorie *naturaliste-populationniste de la détermination du salaire* que tous les classiques ont partagée. La destruction de ce dogme par Marx consiste à expliquer le niveau du salaire par les *mécanismes macroéconomiques de la production capitaliste*. Paradoxalement (si on est classique) la production capitaliste entretient une surpopulation relative « *parce que, dit Marx, elle provient non d'un accroissement positif de la population ouvrière qui dépasserait les limites de la richesse en voie d'accumulation, mais au contraire d'un accroissement accéléré du capital* » (Capital-Livre I, chap XXV) [C43].

3- Enfin, le troisième dogme est celui de l'influence positive du progrès technique et de l'accumulation du capital sur la situation de la classe laborieuse. Il est vrai cependant que des classiques eux-mêmes doutaient de ce dogme (Ricardo) voire l'ont combattu (JS Mill). Nous savons quant à nous que l'hésitation ne peut provenir que de la confusion entre les différentes catégories de capitaux avancés pour la production, et surtout de la négligence de la notion de *composition organique du capital* (c/v).

Au total donc, la première section du chapitre XXV prend le contre-pied, comme l'écrit Marx des « *Economistes (qui) prenant l'effet pour la cause, prétendent expliquer les vicissitudes de l'accumulation par le mouvement de la population ouvrière qui fournirait tantôt trop de bras et tantôt trop peu* » » (Capital-Livre I, chap XXV) [C44].

III) Présentation de la LSP : Exemple numérique et modèles analytiques (linéaire, et exponentiel)

Introduction : Enoncé de la LSP

La loi générale établie dans le chapitre XXV est "La loi de la décroissance proportionnelle du capital variable et de la diminution correspondante de la demande de travail". MARX l'exprime aussi par son corollaire : "l'accroissement absolu du capital variable et l'augmentation absolue de la demande de travail suivant une proportion décroissante"

et son "**complément : la production d'une surpopulation relative**" (XXX-459). Ainsi qu'on l'a dit plus haut, appelons-la, pour simplifier, "**loi de surpopulation**" (LSP) [C45].

Nous proposons de montrer sa signification au moyen d'un exemple numérique simple (III1), puis à l'aide deux modèles de croissance, l'un de type *linéaire* (III2), l'autre plus conforme aux évolutions de nature économique, de type *exponentiel* (III3). Nous dégageons en III4) les solutions envisagées par Marx. Enfin, nous traiterons du « Complément », c'est-à-dire des formes de la surpopulation au paragraphe suivant (IV).

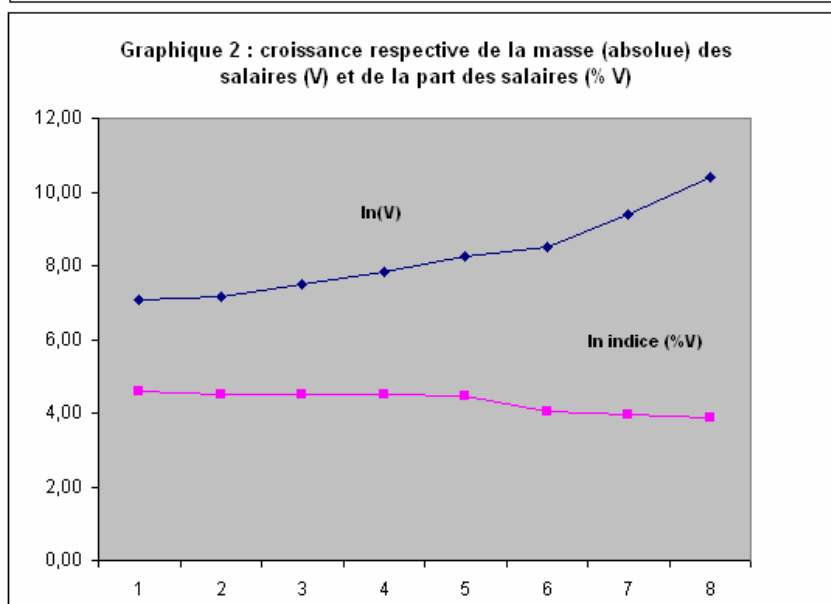
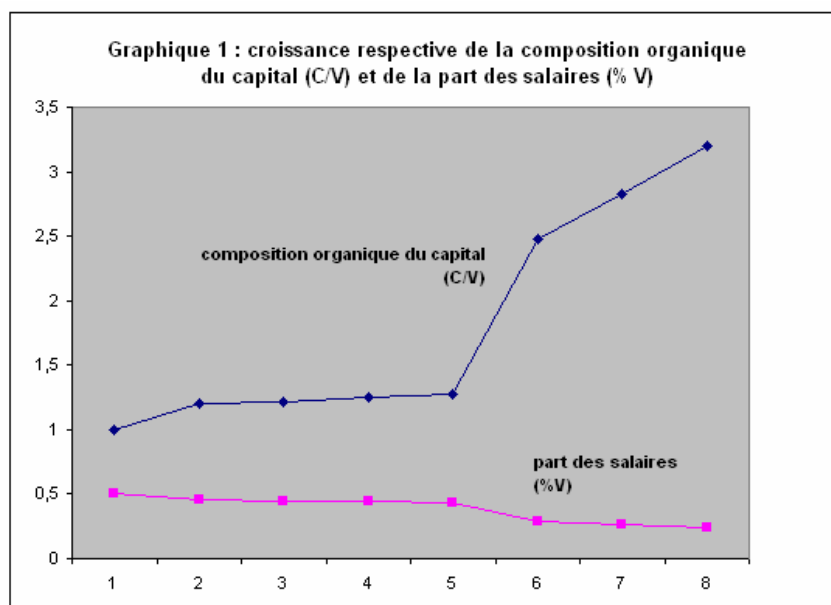
III1) Exemple numérique et représentation graphique

Les variables principales considérées dans la LSP sont : le capital total avancé (A), subdivisé en capital constant (C) et capital variable (V), la composition organique du capital qui en découle ou rapport (C/V), ainsi que (% V) la part des salaires associée à A. Ce sont les différentiels de croissance de ces grandeurs qui fondent la LSP.

L'exemple ci-dessous est établi suivant les différentiels mentionnés par Marx, en considérant arbitrairement 8 périodes.

Exemple : Reproduction élargie et croissance de la demande de travail suivant une proportion décroissante									
PERIODE	1	2	3	4	5	6	7	8	
A = C + V	2400	2860	3974	5740	8576	16958	46777	136095	
C	1200,0	1560,0	2184,0	3188,6	4814,8	12085,3	34563,9	103691,6	
V	1200,0	1300,0	1790,2	2550,9	3761,6	4873,1	12213,4	32403,6	
C/V	1	1,2	1,22	1,25	1,28	2,48	2,83	3,2	Graphique 1
% V	0,50	0,455	0,450	0,444	0,439	0,287	0,261	0,238	
ln(V)	7,09	7,170	7,490	7,844	8,233	8,491	9,410	10,386	Graphique 2
ln indice (%V)	4,61	4,510	4,501	4,487	4,474	4,051	3,955	3,863	

Pour les besoins de la représentation graphique, on a calculé les deux dernières lignes du tableau : ln(V) et plutôt que ln(% V) le logarithme de l'Indice de % V (soit ln indice (% V)).



Les deux graphiques traduisent la LSP. Dans le premier on lit que la croissance du capital avancé (A) accompagné d'une hausse de la composition organique du capital, entraîne la réduction de la part des salaires (soit %V). Le second permet de constater que cette réduction *relative* résulte d'une croissance absolue de la masse des salaires dans le capital total avancé (A). Tel est le sens à accorder à : « **l'augmentation absolue de la demande de travail suivant une proportion décroissante** ».

Un enseignement des deux graphiques est également que le rythme de croissance de (C/V) détermine un rythme de décroissance de la demande relative de travail.

III2) le modèle linéaire

a) Partant de l'hypothèse d'une rotation annuelle du capital, MARX montre tout d'abord que la COK tend à augmenter à long terme. La COK étant égale à C/V, si on suppose qu'elle suit une CROISSANCE LINEAIRE, la fonction s'écrit :

$$C / V = K . t + \beta 0$$

avec $K > 0$

t , le temps en années, qui est la variable

$\beta_0 = C_0 / V_0$, la COK initiale (en t_0). On supposera $\beta_0 = 1$

b) L'augmentation tendancielle de la COK s'accompagne d'une croissance du capital constant (C). Si on suppose également linéaire la croissance de C, la fonction suivi par C est :

$$C = L \cdot t + C_0$$

avec $L > 0$

t , le temps en années, qui est la variable

C_0 = grandeur initiale de la partie constante du capital.

c) L'interrogation de MARX porte sur le sens des variations possibles de V, la partie variable du capital total.

Pour se prononcer sur les variations possibles de V, on peut partir des équations (C/V) et (C), éliminer C du système et isoler V. Soit :

$$C / V = K \cdot t + \beta_0$$

$$C = L \cdot t + C_0$$

Par soustraction, il est possible d'éliminer C du système. Il reste alors :

$$V (K \cdot t + \beta_0) - L \cdot t + C_0 = 0 \text{ et donc}$$

$$V = \frac{L \cdot t + C_0}{K \cdot t + \beta_0}$$

On obtient une fonction V, qui est une fonction homographique de t. Le graphique en est une hyperbole, sauf dans le cas où $K = 0$.

Ses variations peuvent être étudiées à l'aide du signe de sa dérivée première. Celle ci est égale à

$$\frac{dV}{dt} = \frac{L \cdot (K \cdot t + \beta_0) - (L \cdot t + C_0) \cdot K}{(K \cdot t + \beta_0)^2} = \frac{L \cdot \beta_0 - K \cdot C_0}{(K \cdot t + \beta_0)^2}$$

Les variations de la partie variable du capital dépendent du signe de cette dérivée.

Intéressons nous aux conditions de la croissance de la fonction V. V sera croissante si sa dérivée est positive.

La dérivée est positive, $dV/dt > 0$ si et seulement si le numérateur est positif, c'est à dire :

$$L \cdot \beta_0 - K \cdot C_0 > 0$$

ce qui est équivalent à $L \cdot \beta_0 > K \cdot C_0$

$$\Rightarrow L / K > C_0 / \beta_0$$

comme $\beta_0 = C_0 / V_0$, alors

$L / K > \frac{C_0}{\beta_0} = \frac{C_0}{(C_0 / V_0)} = V_0$

Cette condition signifie que les variations de la partie variable du capital sont en raison directe de celles de C et en raison inverse de celles de C/V. Tel est le sens de la formule de MARX : " **La partie variable qui fonctionne comme fonds de salaire diminue en raison directe du décroissement de sa grandeur proportionnelle et en raison inverse de l'accroissement simultané du capital tout entier.**" (XXV-456) [C46].

Et par exemple, V sera croissant à la condition que la pente (L) de la fonction C soit supérieure à (K) la pente de la fonction (C/V).

Dans ce premier modèle, nous avons supposé une croissance linéaire de C et de C/V. Une autre formalisation du même problème consiste à raisonner sur une croissance à TAUX FIXE, donc EXPONENTIELLE, plus conforme à la réalité de la vie économique.

III3) le modèle exponentiel

On suppose que la croissance se réalise à un taux fixe annuel, noté «p» pour la variable C/V, et «r» pour la variable C.

Cette hypothèse permet d'écrire les fonctions suivantes :

$$C / V = (C_0/V_0)^{1+p.t}$$

$$C = (C_0)^{1+r.t}$$

La fonction V, est alors la suivante :

$$\text{puisque } C / V = (C_0/V_0)^{1+p.t} \Rightarrow V = C / (C_0/V_0)^{1+p.t}$$

$$\text{comme } C = (C_0)^{1+r.t} \Rightarrow V = (C_0)^{1+r.t} / (C_0/V_0)^{1+p.t}$$

$$\Leftrightarrow V = (C_0)^{1+r.t} / [(C_0)^{1+p.t}] \cdot [V_0]^{1+p.t}$$

$$\text{or, } [V_0]^{1+p.t} = (V_0) \cdot (V_0)^{p.t}$$

$$\text{d'où } V = (C_0)^{1+r.t} / [(C_0)^{1+p.t}] \cdot [(V_0) \cdot (V_0)^{p.t}]$$

La croissance de la partie variable du capital s'écrit alors :

$$\frac{V}{V_0} = (C_0)^{1+r.t} \cdot (V_0)^{p.t}$$

Pour connaître le sens de variation de cette fonction, on s'intéresse à son logarithme.

La fonction sera croissante si son logarithme est positif

$$(V / V_0) > 0 \text{ si } \ln (V / V_0) > 0$$

$$\text{le logarithme de la fonction s'écrit : } \ln (V / V_0) = (r - p) \cdot t \cdot \ln C_0 + p.t \cdot \ln V_0$$

$$\Leftrightarrow \ln (V / V_0) = t [(r-p) \cdot \ln C_0 + p \cdot \ln V_0]$$

$\ln (V / V_0) > 0$ sera alors vrai si et seulement si l'expression entre crochets est positive,

$$\text{soit, } [(r-p) \cdot \ln C_0 + p \cdot \ln V_0] > 0$$

$$\Leftrightarrow r \cdot \ln C_0 > p \cdot \ln (C_0 / V_0)$$

$$\Leftrightarrow r > p - p (\ln V_0 / \ln C_0)$$

ON CONSTATE QUE L'ON RETROUVE LA MÊME CONDITION QUE PRECEDEMMENT.

r étant le taux de croissance de C, il ressort que V sera croissant si r est suffisamment grand relativement à p, le taux de croissance de C / V. Ce qui est d'autant plus vrai que la COK initiale (C0/V0) est élevée, toutes choses étant égales par ailleurs.

La condition de la croissance de V : $r \cdot \ln C_0 > p \cdot \ln (C_0 / V_0)$
--

veut en effet que le produit $p \cdot \ln (C_0 / V_0)$ soit proportionnel à (C0/V0). Par conséquent, plus la composition organique initiale sera élevée plus devra l'être r le taux de croissance de C, si l'on souhaite voire V croissant

² Le rythme de l'accumulation conditionne l'évolution des salaires. Mais son **niveau initial** (ici celui de la COK) est tout aussi important. Ce qu'avait très intelligemment perçu D. RICARDO, lorsque dans le dernier chapitre des "Principes", il pensait paradoxalement que l'amélioration du sort des travailleurs serait mieux assurée dans les pays pauvres (où l'accumulation Rachid FOU DI *Cours d'histoire de la pensée économique* – PARTIE 1 : « Das Kapital » ou la critique de l'économie politique – Chap. 4 - Page 26 sur 37

L'idée avancée par MARX, selon laquelle la croissance de C peut s'accompagner d'une décroissance **RELATIVE, MAIS AUSSI ABSOLUE** de V, alors que le capital total s'est accru peut être vérifiée à l'aide des deux modèles. Il suffit en effet que la croissance de C soit insuffisante. Ce qui sera le cas

- dans le modèle linéaire, lorsque la pente de C sera comprise entre V_0 et $(V_0 \cdot K)$, donc lorsque

$$0 < L < (V_0 - K)$$

- dans le modèle exponentiel, lorsque la pente de C (soit « r ») sera comprise entre 0 et $p \cdot [1 - \ln V_0 / \ln C_0]$, donc lorsque

$$0 < r < p \cdot [1 - \ln V_0 / \ln C_0]$$

La LSP
MODELE LINEAIRE ET MODELE EXPONENTIEL
- résumé -

1- Condition de la croissance de V dans le modèle linéaire

$C / V = K \cdot t + \beta_0$
 avec $K > 0$
 t , le temps en années, qui est la variable
 $\beta_0 = C_0 / V_0$, la COK initiale (en t_0). On supposera $\beta_0 = 1$

$C = L \cdot t + C_0$
 avec $L > 0$
 t , le temps en années, qui est la variable
 C_0 = grandeur initiale de la partie constante du capital.

$L \cdot t + C_0$

$V = \frac{L \cdot t + C_0}{K \cdot t + \beta_0}$

$\frac{dV}{dt} = \frac{L \cdot \beta_0 - K \cdot C_0}{(K \cdot t + \beta_0)^2}$ $dV/dt > 0$ si :

$$L / K > \frac{C_0}{\beta_0} = \frac{C_0}{C_0 / V_0} = V_0$$

2- Condition de la croissance de V dans le modèle exponentiel

$C / V = (C_0 / V_0)^{1+p \cdot t}$
 $C = (C_0)^{1+r \cdot t}$ avec p et r les taux de croissance respectifs

$V = \frac{(C_0)^{1+r \cdot t}}{[(C_0)^{1+p \cdot t}] \cdot [V_0]^{1+p \cdot t}} \rightarrow \frac{V}{V_0} = (C_0)^{1+r \cdot t} \cdot (V_0)^{p \cdot t}$

La fonction sera croissante si son logarithme est positif

La condition de la croissance de V : $r \cdot \ln C_0 > p \cdot \ln (C_0 / V_0)$

Tel est le sens de la formule de MARX : " La partie variable qui fonctionne comme fonds de salaire diminue en raison directe du décroissement de sa grandeur proportionnelle et en raison inverse de l'accroissement simultané du capital tout entier." (XXV-456) [C46].
 Les deux conditions signifient que les variations de la partie variable du capital sont en raison directe de celles de C et en raison inverse de celles de C/V.

n'avait pas atteint un degré élevé), que dans les pays riches ou elle venait buter sur la baisse du taux de profit. Il sous-estimait néanmoins le rôle de l'exploitation, du chômage et des "bonds" de l'accumulation.

³ C'est lorsqu'il traite de la centralisation du capital, qui accroît l'échelle de l'accumulation, que MARX l'envisage. Il écrit : " D'une part le capital additionnel qui se forme dans le cours de l'accumulation renforcée par la centralisation attire proportionnellement à sa grandeur **un nombre de travailleurs toujours décroissant**. D'autre part, les métamorphoses techniques et les changements correspondants dans la composition-valeur que l'ancien capital subit périodiquement font qu'il **repousse un nombre de plus en plus grand de travailleurs jadis attirés par lui**." (XXV-455). (souligné par nous). Rappelons que la **centralisation** diminue le nombre de capitalistes, alors que la **concentration** augmente le volume de capital par capitaliste..

III4) « La solution » de MARX

On appelle solution : la réponse à la question : *comment varie la partie variable du capital, ou « V » celle qui conditionne l'emploi, puisqu'elle dépend simultanément des vitesses de croissance de C, et de celle de C/V ?*

Disons le clairement il n'y a pas de solution de Marx. Et surtout pas celle qu'on lui prête communément suivant laquelle le développement du capitalisme entraînerait fatalement et de manière continue *une baisse de la part de V*, débouchant ainsi sur une paupérisation absolue des travailleurs. Tous les indicateurs sont là pour témoigner du contraire, et notamment celui du niveau de vie moyen des travailleurs des pays industrialisés et avancés dont la croissance est incontestable (voir par exemple : **J. Fourastié** : « *les trente glorieuses* »).

En fait, la loi de surpopulation est fondée sur le constat d'une **INDETERMINATION A PRIORI DU SENS DE VARIATION DE LA DEMANDE DE TRAVAIL**. On ne peut comprendre cette indétermination que si on la rapporte à la définition du capital variable (et donc des taux de salaire) comme flux, dont la valeur résulte au cours de l'accumulation, de la lutte entre le capital et le travail, et des méthodes que met en oeuvre le capital pour contrôler le travail. Ceci est un point fondamental souligné ainsi par Marx :

" Le rapport entre l'accumulation du capital et le taux du salaire n'est que le rapport entre le travail gratuit, converti en capital, et le supplément de travail payé qu'exige le capital additionnel pour être mis en oeuvre" (K. Marx : Le Capital, chap XXV) [C47].

Tout au plus peut-on recenser les différents cas possibles sous la forme du croisé ci-dessous

Nb : On essaie de classer les trois solutions de variation de V liées à la croissance de la demande de travail mais selon des hypothèses différentes sur les pentes K et L. Pour ces pentes, une croissance rapide est notée (+), une croissance ralentie (-), et une croissance à taux fixe (=).

Tableau : Variation de la demande de travail lorsque la COK s'élève L'ensemble des cas théoriques possibles					
K pente de C/V L pente de C	+	-	=	les 3 cas	
				Masse des salaires (V) et demande relative de travail	
+	solution 3	solution 1	a	solution 1	CROISSANTS
-	solution 2	b	c	solution 2	CONSTANTS
=	d	e	rep. simple ^(*)	solution 3	DECROISSANTS

(*) la reproduction simple correspond à une hypothèse écartée ici.

On relève alors que **LA LOI DE SURPOPULATION CORRESPOND DANS LA LONGUE PERIODE PLUTOT A LA SOLUTION 1**. Aux extrêmes, on lit que l'accumulation du capital entraîne en longue période une croissance des salaires et de la demande de travail. Mais, la marche de l'accumulation est accidentée et dépend sans cesse de l'évolution des taux de salaires et de la demande de travail relative (Dwr). La demande de travail croît donc, mais suivant une proportion décroissante avec un chômage, tantôt croissant, tantôt décroissant. MARX insiste sur le fait que :

" ce décroissement proportionnel de grandeur que la partie variable du capital subit, dans le cours de l'accumulation et de l'extension simultanée des puissances de travail, est progressif " (Capital-Livre I, chap XXV- *souligné par nous : RF*) [C48].

L'ampleur du chômage apparaît le mieux dans la solution 3 qui est celle de la **crise** (localisée ou généralisée). La solution 2 peut être qualifiée de phase intermédiaire, celle du **marasme** et du chômage rampant.

Ces variations sont donc erratiques. Elles sont essentiellement déterminées à l'échelle du capital social par *l'importance du « taux d'accumulation »*.

soit (A) le capital total avancé par les capitalistes, pour réaliser une "masse de plus value" (pl), le taux de profit peut alors s'écrire : $TP = pl / A$

Si toute la plus-value est accumulée, l'accroissement du capital total est égal à

$s.A / A = pl$ avec « s » un multiplicateur

le rapport $s.A / A = t$ sera appelé "taux d'accumulation du capital"

Si seulement la moitié de la plus value était accumulée on aurait un taux d'accumulation, et donc un rythme d'accumulation inférieur, égal à (0,5). $s.A / A$

Il ne faut cependant pas perdre de vue que : les capitalistes, " *loin d'en accumuler un pourcentage constant (...) choisissent d'investir en regardant devant eux, non dans le rétroviseur. En d'autres termes, le rythme de l'"investissement" ne dépend pas directement de sa source de financement, mais des anticipations sur les profits futurs des entreprises donc de la demande finale anticipée*" (B. Rosier, P. Dockes : "Rythmes économiques, crises et changement social - une perspective historique"). [C49]

IV) « Le Complément » : Les formes de la surpopulation relative

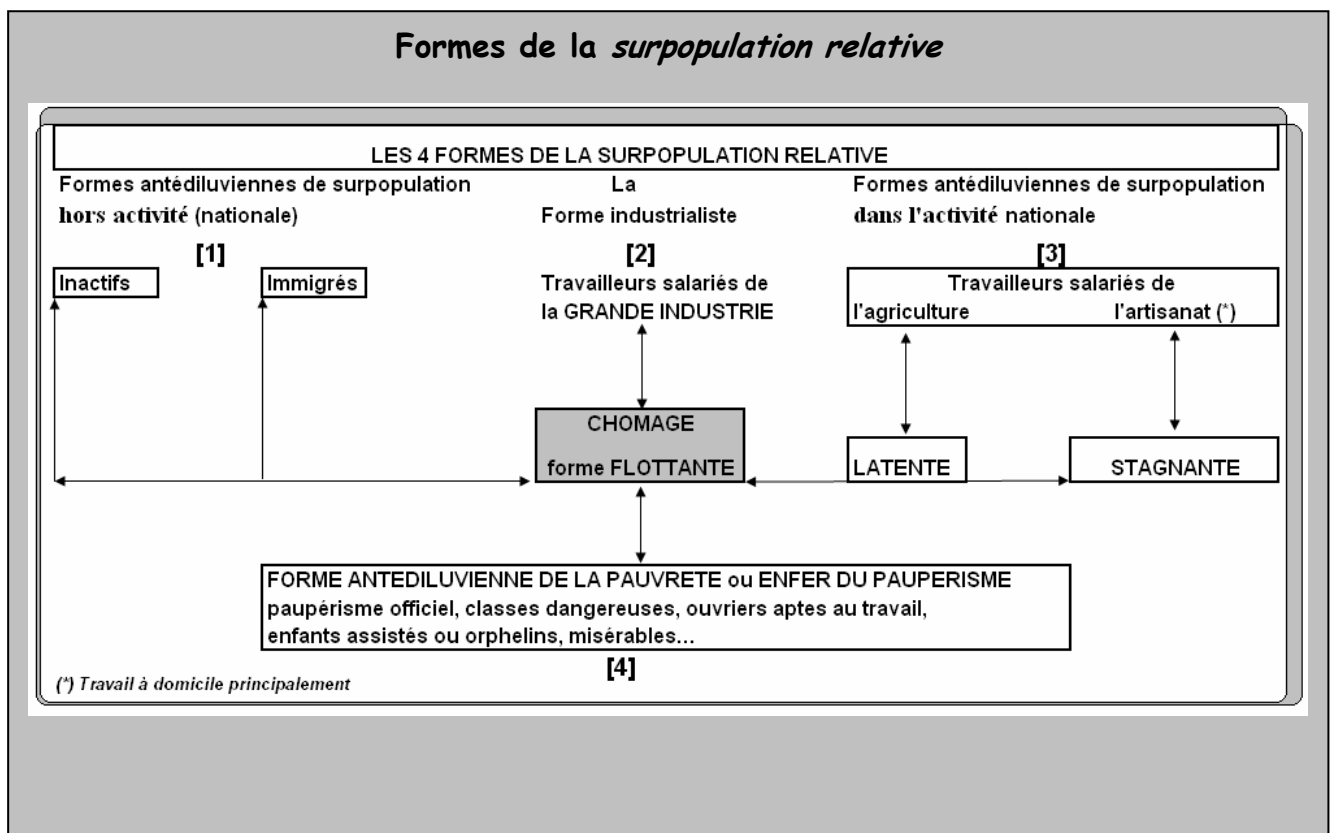
MARX analyse la surpopulation relative comme une **NECESSITE** pour la reproduction élargie du capital. " **Ressort régulier de la production des richesses** ", la surpopulation rend possible son " **expansion exorbitante**". Elle constitue une " **armée de réserve aux ordres du capital, un surcroît de travailleurs**" dont l'une des fonctions est de peser sur la croissance des salaires (entraver la hausse de ceux-ci) [C50]. Pour Marx, elle exerce une *pression à la baisse des salaires*. Il n'explique pas comment on calcul cette pression, mais « Le Capital » expose à maints endroits comment, dans les conditions du recrutement de la main d'œuvre au XIXème, la surpopulation relative joue ce rôle.

Cette opportunité permet aux capitalistes d'*accompagner la hausse de la Cok avec un licenciement-recrutement de main d'œuvre adapté à la technologie nouvelle* en versant un

salaire moyen moindre. Dans ce cas le nombre de travailleurs désireux de travailler à un salaire inférieur augmente.

IV1) le caractère multiforme de la surpopulation relative

La réalité **concrète** de la surpopulation est **multiple**. Marx identifie plusieurs formes que nous proposerons de regrouper dans un schéma (ci-dessous) qui distingue les "**formes antédiluviennes de la surpopulation**" (Celles qui ont toujours existé pour le capital) et le "**chômage**", forme moderne de la surpopulation et du contrôle du travail par le capital. Ce qui nous permettra de distinguer les travailleurs qui parviennent à se maintenir disponibles pour les besoins de l'accumulation (les chômeurs proprement dits) et les travailleurs que la marche destructrice de l'accumulation a voué au paupérisme. Le schéma montre également les modalités du déversement des travailleurs de l'un à l'autre (activité-paupérisme).



Le schéma montre l'existence de trois formes de surpopulation (1.2.3) qualifiée respectivement de stagnante (3 -artisanat), latente (3-agriculture), formes antédiluviennes auxquelles on peut ajouter (1) la surpopulation hors activité nationale (Inactifs et immigrés), et enfin la forme industrialiste composée par la population flottante (2), c'est-à-dire les chômeurs de la grande industrie.

Les flèches indiquent les directions dans lesquelles les différentes formes de surpopulation s'alimentent les unes les autres, parallèlement au mouvement de l'accumulation (introduction de machines nouvelles, révolution des formes de rémunération de la force de travail (Le cas de l'Irlande est étudié par Marx de manière détaillée), destruction de métiers anciens,

mobilisation massive d'une main d'oeuvre bon marché, accentuation de la concurrence entre les travailleurs par mobilisation de catégories infériorisés).

Mais, si on se situe comme Marx dans la perspective d'une généralisation des méthodes de la grande industrie, on constate alors, que la forme pivotante du chômage non seulement s'impose, mais qu'en outre elle n'entretient plus de liens qu'avec les formes (1) et (4) (soit : inactivité, mouvement migratoire, et paupérisme). Les formes latentes et stagnantes devant disparaître avec le progrès technique et l'immense processus d'appel par les grands centres industriels urbains.

Par conséquent, ôtez du schéma les secteurs d'activité, il restera les hommes, les femmes et leurs enfants, au travail dans l'industrie, en inactivité, en flux migratoire, ou dans le paupérisme. Ce qui dans une certaine mesure anticipe la société duale que nous croyons découvrir de nos jours, mais traduit surtout le rattachement des méthodes du capital à celles de ses origines.

Sur ce sujet comme sur d'autres il ne faut pas mésinterpréter ce chapitre XXV du capital. En particulier, Il ne faut pas prendre le point de vue du paupérisme pour comprendre la portée théorique de l'analyse qu'en propose MARX, mais bien plutôt celui de la grande industrie (voir l'extrait ci-dessous) . Et dans **l'hypothèse du cycle** de cette industrie, la paupérisation est toujours relative aux besoins quantitatifs et qualitatifs en main d'oeuvre. **MARX n'explique pas que l'"enfer" est pour le plus grand nombre, il démontre que le contrôle du travail par le capital s'exerce par la pauvreté des origines au XIXème siècle. Les travailleurs seuls peuvent en atténuer les effets. Ce qu'ils ont entrepris dès la fin du XIX^{ème} siècle.**

Formes d'existence de la surpopulation relative.

En dehors des grands changements périodiques qui, dès que le cycle industriel passe d'une de ses phases à l'autre, surviennent dans l'aspect général de la surpopulation relative, celle-ci présente toujours des nuances variées à l'infini. Pourtant on y distingue bientôt quelques grandes catégories, quelques différences de forme fortement prononcées - la forme flottante, latente et stagnante.

Les centres de l'industrie moderne, - ateliers automatiques, manufactures, usines, mines, etc., - ne cessent d'attirer et de repousser alternativement des travailleurs, mais en général l'attraction l'emporte à la longue sur la répulsion, de sorte que le nombre des ouvriers exploités y va en augmentant, bien qu'il y diminue proportionnellement à l'échelle de la production. Là la surpopulation existe à l'état flottant.

Dans les fabriques automatiques, de même que dans la plupart des grandes manufactures où les machines ne jouent qu'un rôle auxiliaire à côté de la division moderne du travail, on n'emploie par masse les ouvriers mâles que jusqu'à l'âge de leur maturité. Ce terme passé, on en retient un faible contingent et l'on renvoie régulièrement la majorité. Cet élément de la surpopulation s'accroît à mesure que la grande industrie s'étend. Une partie émigre et ne fait en réalité que suivre l'émigration du capital. Il en résulte que la population féminine augmente plus vite que la population mâle : témoin l'Angleterre. Que l'accroissement naturel de la classe ouvrière ne suffise pas aux besoins de l'accumulation nationale, et qu'il dépasse néanmoins les facultés d'absorption du marché national, cela paraît impliquer une contradiction, mais elle naît du mouvement même du capital, à qui il faut une plus grande proportion de femmes, d'enfants, d'adolescents, de jeunes gens, que d'hommes faits. Semble-t-il donc moins contradictoire, au premier abord, qu'au moment même où des milliers d'ouvriers se trouvent sur le pavé l'on crie à la disette de bras ? Au dernier semestre de 1866, par exemple, il y avait à Londres plus de cent mille ouvriers en chômage forcé, tandis que, faute de bras, beaucoup de machines chômaient dans les fabriques du Lancashire. (...)

Dès que le régime capitaliste s'est emparé de l'agriculture, la demande de travail y diminue absolument à mesure que le capital s'y accumule. La répulsion de la force ouvrière n'est pas dans l'agriculture, comme en d'autres industries, compensée par une attraction supérieure. Une partie de la population des campagnes se trouve donc toujours sur le point de se convertir en population urbaine ou manufacturière, et dans l'attente de circonstances favorables à cette conversion. (...)

Pour que les districts ruraux deviennent pour les villes une telle source d'immigration, il faut que dans les campagnes elles-mêmes il y ait une surpopulation latente, dont on n'aperçoit toute l'étendue qu'aux moments exceptionnels où ses canaux de décharge s'ouvrent tout grands.

L'ouvrier agricole se trouve par conséquent réduit au minimum du salaire et a un pied déjà dans la fange du paupérisme.

La troisième catégorie de la surpopulation relative, la stagnante, appartient bien à l'armée industrielle active, mais en même temps l'irrégularité extrême de ses occupations en fait un réservoir inépuisable de forces disponibles. Accoutumée à la misère chronique, à des conditions d'existence tout à fait précaires et honteusement inférieures au niveau normal de la classe ouvrière, elle devient la large base de branches d'exploitation spéciales où le temps de travail atteint son maximum et le taux de salaire son minimum. Le soi-disant travail à domicile nous en fournit un exemple affreux.

Cette couche de la classe ouvrière se recrute sans cesse parmi les « sumuméraires » de la grande industrie et de l'agriculture, et surtout dans les sphères de production où le métier succombe devant la manufacture, celle-ci devant l'industrie mécanique. (...)

Enfin, le dernier résidu de la surpopulation relative habite l'enfer du paupérisme. Abstraction faite des vagabonds, des criminels, des prostituées, des mendiants, et de tout ce monde qu'on appelle les classes dangereuses, cette couche sociale se compose de trois catégories.

- Chap XXV-Livre I - « Le Capital » -

IV2) La postérité de la théorie de la surpopulation relative

Après avoir constitué la référence explicite de nombreuses thèses dites marxistes, ou socialistes au début du XX^{ème} siècle, la LSP a plutôt servi de thèse complémentaire à la loi économique considérée comme principale : la BTTP. Il n'y a donc pas eu de travaux réellement originaux après Marx sur le sujet.

IV21) Les points forts de l'analyse de Marx

Toutefois, toutes les thèses contemporaines (non fondées sur l'individualisme méthodologique) sur le chômage sont des expressions détournées de la LSP. Ceci tient aux quatre points forts de l'analyse de Marx :

- 1- le refus de considérer qu'il existe dans l'économie capitaliste un *marché du travail* et donc une *offre et une demande de travail*. Marx déplace radicalement le sujet vers *la gestion de la main d'œuvre par les firmes*.
- 2- L'idée centrale selon laquelle *le chômage* et ses formes sont des phénomènes *macroéconomiques*, intelligibles au seul niveau du « *capital social* » ou *d'ensemble*. Le taux global d'accumulation est la variable principale des fluctuations du niveau du chômage et de sa structure. On peut interpréter *la révolution keynésienne*, comme la prise de conscience de ce phénomène par la théorie libérale.
- 3- La rupture avec la thèse, héritées de l'analyse libérale (Malthus), du *chômage comme stock*, ou différence entre l'offre et la demande globale de travail. *Le chômage est un flux* (d'entrée et sortie dans l'emploi), et ses variations sont amplement déterminées à l'échelle macroéconomique et mondiale.
- 4- L'affirmation d'une unité du phénomène du chômage comme *phénomène social et économique*. Déséquilibre macroéconomique (ou plutôt *mode d'équilibre*) autoentretenu, le chômage est aussi un *rapport social*.

Ces points forts ont été reconnus par la plupart des théoriciens ayant exprimé un point de vue sur l'analyse de la réserve de main d'œuvre par Marx. Il serait cependant trop long et prétentieux de prétendre recenser ces travaux *héritiers de la LSP*. Les quatre points forts ci-dessus peuvent néanmoins constituer un mode de recensement des travaux.

IV22) Illustration de la durabilité de la thèse : l'analyse contemporaine du chômage en termes de coûts de main d'œuvre (La synthèse du Professeur F. Stankiewicz)

IV221) Coûts de main d'œuvre, excédent interne, excédent externe

Une orientation a particulièrement été nourrie par la recherche contemporaine, qui met l'accent, dans l'analyse du chômage, sur *les coûts de main d'œuvre* et donc *la gestion de ceux-ci par les firmes*. Une illustration est par exemple donnée en France par les travaux du Professeur François Stankiewicz : « *Economie du chômage et de l'emploi* » (..), manuel suivi de nombreux autres travaux.

S'interrogeant sur la différence entre économie centralisée (ou socialiste) et économie capitaliste de concurrence, l'auteur entreprend de répondre en distinguant d'abord deux types d'*excédent de main d'œuvre* dans une économie.

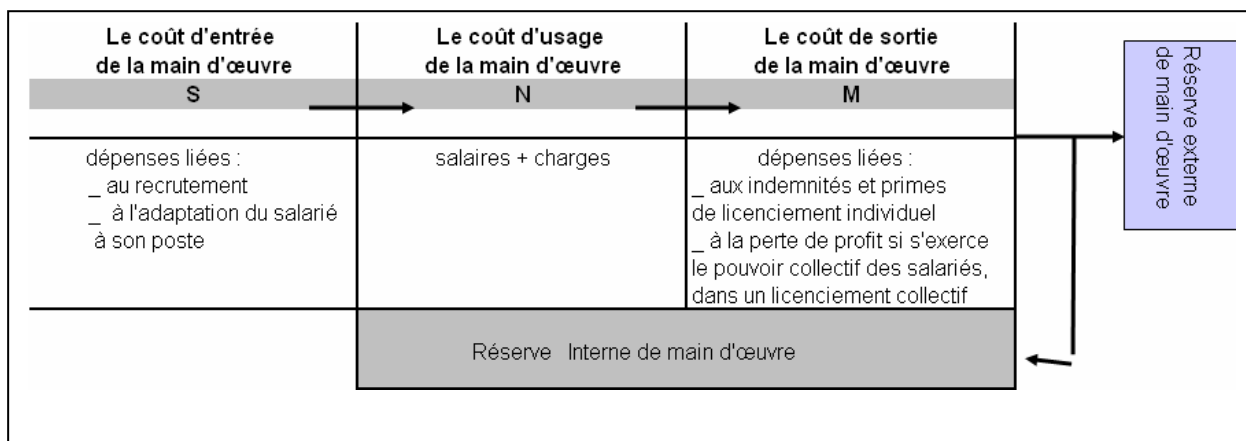
- l'**excédent de main d'œuvre externe** (aux organes productifs). Sa manifestation est celle du *chômage*, ou privation d'emploi longue ou temporaire.

- l'**excédent de main d'œuvre interne**. Il désigne au sein des firmes le *sous emploi caché*, ou le maintien dans l'emploi par les firmes, d'un volume de main d'œuvre pourtant en

excédent. Sa manifestation est celle du *retard d'ajustement entre* « effectif de main d'œuvre réel » et « effectif nécessaire » pour un niveau donné de productivité du travail.

Pour Stankiewicz, le second est propre aux économies centralisées, et moins fréquent dans les économies capitalistes. On peut cependant considérer, au sens de Marx, que la concurrence capitaliste contraint constamment les firmes à accepter le retard d'ajustement (ou l'excédent interne), qu'elles combent finalement pour améliorer leur position dans la concurrence. L'excédent interne permanent (et non souhaité par les firmes) est donc, dans les conditions capitalistes d'usage de la force de travail, un moment de l'excédent externe. Ce que paraît confirmer l'analyse des *coûts de main d'œuvre* proposée par l'auteur.

La conceptualisation des coûts est alors la suivante. Il convient de considérer dans les flux d'embauches et de licenciements, **trois catégories de coûts**.



Parmi les travaux importants sur ces catégories de coûts, on peut mentionner ceux issus des analyses théoriques de W.I OI (*le travail comme facteur* « quasi fixe »), de G.S Becker (*la formation spécifique*), P. Doeringer et M. Piore (« *coûts de rotation* » et *dualisme du marché du travail*), et N. Vaneecloo (« *la transformation interne de la main d'œuvre* »).

IV222) L'importance du degré de flexibilité du *coût d'usage de la main d'œuvre*

a) arbitrage statique

Ces trois catégories de coûts permettent de définir l'arbitrage entre *réserve interne* et *réserve externe*, en termes de *coût de rétention (CR)* et de *coût d'externalisation (CE)*.

La *réserve interne (RI)* est définie par le sous-emploi caché, illustré par la baisse de la productivité horaire du travail dans l'entreprise.

La *réserve externe (RE)*, correspond au chômage partiel ou total.

Soit une situation d'activité réduite génératrice d'un *excès de personnel* pour une catégorie donnée « j ». L'arbitrage (RI), (RE) dépend du *degré de flexibilité du coût d'usage (S)*.

Dans l'hypothèse d'un *coût d'usage rigide*, CR et CE s'écrivent respectivement :

- Coût de rétention (CR)

$$\int_0^T S_{jt} e^{-it} dt$$

0 à T : la période
S : montant du coût d'usage

$e^{-it} dt$ = croissance du coût inversement proportionnelle à la durée de la période

- Coût d'externalisation (CE)

$$M_{j0} + N_{jT} \times e^{-iT}$$

Sous l'hypothèse : (M) payé en fin de période, (N) payé en début, (S) constant de 0 à T, et après T.

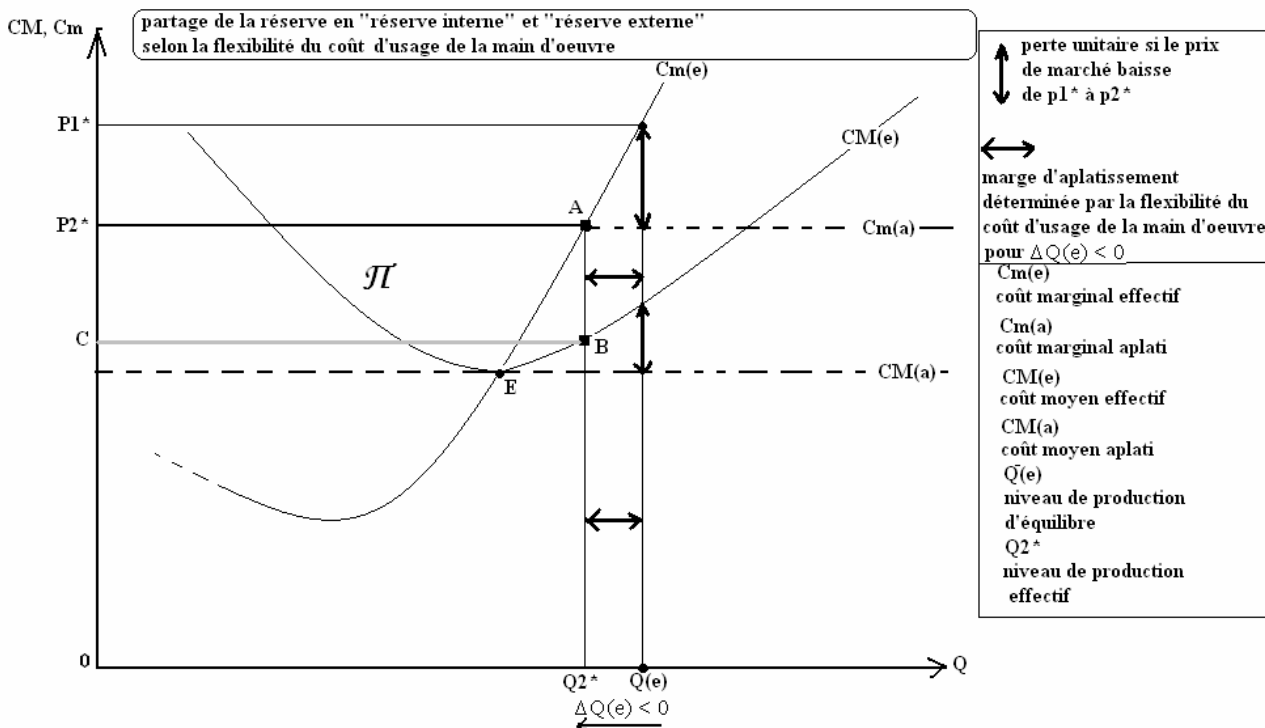
- L'arbitrage aboutit au choix de l'externalisation si :
 - CE < CR (N_j et M_j faibles relativement à S_j).
 - et si la période $[0 \ T]$ anticipée est longue ($CR > CE$).

Tel qu'exposé, le partage (RE) (RI) peut être qualifiée de : statique et linéaire, microéconomique et instantané, c'est-à-dire dans un état donné du partage de la valeur produite entre salaire et profit. Aussi l'excédent interne peut apparaître comme alternative à l'externalisation, aisément définissable. Les coûts en question étant des coûts absolus.

D'une manière générale, le rapport (CR / CE) dépend de la forme de la courbe du coût d'usage (S) et du comportement rationnel de la firme face à ses coûts unitaires (tel que l'enseigne la théorie marshallienne) : « pour rendre compte de ces situations, écrit l'auteur, et notamment du caractère externe de l'excédent de main d'œuvre, on supposera que le capitaliste placé en situation de concurrence, tente tout à la fois d'abaisser la courbe des coûts unitaires et de l'aplatir » (« Economie... », op cit).

En termes marshalliens, cela signifie que trois variables au moins sont pertinentes : l'effectif (E), le salaire moyen (G) et le niveau de production (Q , soumis à des fluctuations ΔQ). En situation de réduction du niveau d'activité ($\Delta Q < 0$), l'arbitrage dépend alors de l'élasticité du salaire moyen au niveau de production ($\epsilon_{G/Q}$) : la rétention est totale si $\epsilon_{G/Q} = 1$ (et donc $\epsilon_{E/Q} = 0$), et au contraire l'externalisation est totale si $\epsilon_{G/Q} = 0$ (et donc $\epsilon_{E/Q} = 1$).

L'abaissement ou aplatissement de la courbe des coûts unitaires suivant un certain degré, détermine donc le degré d'externalisation (ou de rétention). En supposant ces coûts définis par le coût moyen (CM ou unitaire, tel que $CM = CT_{(\text{coût total})}/Q$), et l'incidence des seuls coûts salariaux suffisante (car CM comporte aussi les coûts fixes) pour réaliser l'aplatissement, la représentation graphique du phénomène est celle-ci dessous. Elle est inspiré du graphique marshallien de la maximisation du profit sous contrainte de coûts, et illustre le gain (réduction du manque à gagner) réalisé par l'abaissement ou aplatissement des courbes de coûts unitaires.



Commentaire du graphique :

Situation initiale : l'entreprise réalise un niveau effectif de production $Q(e)$ au coût marginal effectif ($Cm(e)$) et au coût moyen effectif ($CM(e)$). Elle est en situation de profit (de surprofit au sens de Marshall) si le prix de marché est fixé au niveau $p = p1^*$.

Variation du prix de marché : Une fluctuation à la baisse du niveau de production ($Q(e)$) vers $Q2^*$ est donc nécessaire ($\Delta Q(e) < 0$ en abscisse), si le prix de marché diminue au niveau $p = p2^*$. Dans le cas contraire l'entreprise subirait une perte unitaire mesurée par son excédent de coût unitaire aux points A et B. Cette perte entraîne la tendance à l'aplatissement des courbes (en pointillés).

Ajustement par aplatissement des courbes de coûts unitaires : Pour parer à $\Delta Q(e) < 0$, l'entreprise doit diminuer ses coûts unitaires ($Cm(e)$) et ($CM(e)$), de sorte à résorber la perte unitaire qu'elle réaliserait. Cette réduction est réalisée par l'aplatissement des courbes ($Cm(e)$) et ($CM(e)$) vers les courbes aplaties ($Cm(a)$) et ($CM(a)$), suivant une marge déterminée par la *flexibilité du coût d'usage de la main d'œuvre* (voir § b) ci-dessous). C'est dans cette marge qu'elle arbitre entre réserve interne (RI) et réserve externe (RE).

Un aplatissement réussi au point A, permet à l'entreprise de réaliser un profit total (\mathcal{P}), délimité par la surface du rectangle ($p2^$, A, B, C).*

L'objectif de l'entreprise est en général toujours atteint si elle parvient à se situer au voisinage de l'équilibre au point (E) pour un prix de marché correspondant à ce point. Elle ne réalise alors ni bénéfice ni perte. Aussi, notre hypothèse d'un prix de marché initial égal à $p = p1^*$ amplifie t'elle volontairement le phénomène pour mieux le décrire. Car celui ci se réalise dans la réalité au voisinage du point E, et l'ajustement est donc « marginal » (chômage conjoncturel). Mais tout dépend de l'ampleur de la décroissance $\Delta Q(e) < 0$, et des réponses apportées par chaque industrie particulière selon la flexibilité de son coût d'usage.

b) arbitrage dynamique ou le chômage comme rapport social

Il y a dans ce raisonnement, reformulation de la LSP, si on raisonne en coûts relatifs. Le partage (*RE*) et (*RI*) n'est pas alors arbitré par S^* , mais par le rapport profit/salaire, tel qu'il est anticipé à un moment donné du développement du progrès technique. La thèse devient ainsi nécessairement dynamique, macroéconomique, et circulaire de sorte que *c'est l'état du rapport social qui constitue l'élément déterminant*. C'est sous cette forme de raisonnement que le chômage peut être qualifié de *rapport social*, au sens de l'analyse proposée par Marx. Le choix de chaque firme demeure la variable prioritaire, mais il l'est dans un environnement sur lequel elle n'a pas elle-même de priorité, à moins de la conquérir. Cette conquête permanente confère à l'excédent interne le statut de moment de l'externalisation. L'entreprise est tenue d'ajuster quantitativement son effectif aux variations du niveau de production.

Cette proximité avec la LSP (puisque l'excédent de main d'œuvre est permanent et défini par les anticipations de profits), ressort donc mieux de la seconde hypothèse, celle d'un *coût d'usage flexible*. Comme l'exprime F. Stankiewicz, *le degré de flexibilité du coût d'usage est en effet un « élément crucial »* du partage. C'est la flexibilité du coût d'usage qui suscite l'apparition des formes particulières ou « dégradées » d'emploi, et des statuts intermédiaires entre *emploi* à temps plein et chômage complet (par exemple : le chômage partiel).

Dans cette hypothèse, l'arbitrage est alors en faveur de l'*externalisation* si le coût d'usage est peu flexible, donc plutôt rigide (aplatissement difficile ou impossible). Plus précisément, la ligne de partage (RI) (RE) est donnée par le niveau S^* du *coût d'usage*, au-delà duquel l'externalisation est avantageuse. Le niveau S^* correspond à l'équilibre :

$$CR = CE$$

$$\int_0^T S_{jT} e^{-it} dt = M_{j0} + N_{jT} \times e^{-iT} \rightarrow \frac{S - S^*}{S} \text{ mesure donc le degré de flexibilité du coût d'usage,}$$

Degrès > 0 si $S < S^*$ et inversement. Cette situation correspond à l'expression de l'arbitrage formulé dans l'extrait du Capital ci-dessus : « (...) en général, écrit Marx, l'attraction l'emporte sur la répulsion ».

Tout arbitrage disparaît dans le cas particulier où *l'externalisation est forcée* ou inévitable. Cette situation est celle de la liquidation des activités (non compétitivité ou obsolescence), traduite par un *chômage ou excédent structurel*.

Tandis que *le chômage est dit conjoncturel* tant qu'il est corrélé aux fluctuations d'activités.

c) Conclusion

Au total, les coûts de main d'œuvre, comme coûts relatifs dans un univers concurrentiel qui exposent les firmes à des fluctuations incessantes d'activité, sont généralement considérés comme la variable principale de l'arbitrage entre l'emploi et le chômage. L'un des mérites du chapitre XXV est d'avoir non seulement démontré le caractère vicieux de la réciprocity « coûts de main d'œuvre – Fluctuations d'activité », en considérant la demande effective (la causalité est à double sens). Mais de plus d'avoir illustré la **décomposition du rapport salarial** par la diversification des formes de la LSP, dont le paupérisme constitue la forme extrême.

